NOUVELLES DES MISSIONS,

EXTRAITES

DES LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

MISSIONS DE L'AMÉRIQUE.

(DEUXIÈME PARTIE.)

PARIS,

A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,

RUE DU POT-DE-FER, N.° 4.

M. D. CCC. XXVII.

pour oser tenter de chasser un démon dont l prières de toutes les sœurs n'ont pu délivrer cet femme. »

Néanmoins se confiant en la parole de la su périeure, après avoir fait sa prière devant l'au tel de l'oratoire, elle alla droit à la possédée pour obliger le démon de s'en retirer. Toute les sœurs la suivoient de loin, voulant voir ce qu'il en arriveroit. Le malin esprit fit d'abord d'étranges résistances. Il vomit contre elle par la bouche de la possédée toutes sortes d'injures, qu'elle souffrit en s'humiliant encore plus que le démon ne vouloit la rabaisser. Enfin, voyant qu'il s'obstinoit à ne point sortir, elle s'adressa de nouveau à Notre Seigneur Jésus-Christ par une élévation de son cœur vers lui, qu'elle poussa avec toute l'ardeur dont elle fut capable; et à ce coup le démon quitta la place, faisant pousser en sortant des cris affreux à cette femme, et causant un vacarm horrible.

En même temps Euphraxie prit par la mai la femme que le démon avoit portée jusqu'alor à vivre dans l'ordure ; elle la nettoye, lui chan gea d'habits, et la mena à la supérieure, qui l conduisit à l'oratoire pour y rendre grâces a Seigneur avec les autres religieuses.

Depuis ce temps-là Euphraxie s'humilia pl qu'elle n'avoit jamais fait. Elle passa les nu entières en prière. Elle continua à jeûner rigo reusement et ne retrancha rien des pénibl services qu'elle avoit rendus jusqu'alors a

NOUVELLES DES MISSIONS,

EXTRAITES

DES LETTRES ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

PARIS,
IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE
DE BÉTHUNE,
IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE,
Hôtel Palatin, près St.-Sulpice.

NOUVELLES
DES MISSIONS,

EXTRAITES

DES LETTRES EDIFIANTES
ET CURIEUSES.

MISSIONS DE L'AMERIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS,
A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES
RUE DU POT-DE-FER, N.° 4.

M. D. CCC. XXVII.

NOUVELLES DES MISSIONS,

EXTRAITES

DES LETTRES ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

MISSIONS DE LA GUIANE.

Lettre du Père Fauque au Père de la Neuville.

A Ouyapoc, le 20 avril 1738.

Mon révérend père, les lettres qui me sont venues d'Europe en différens temps, et de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette Mission, ni du genre de travaux que demande la conversion de nos sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes et les bourgades, à peu près comme il se pratique en Europe, où de zélés Missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, et d'affermir les justes dans les voies de la piété. D'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un Missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les infidèles,

pour les instruire et leur donner le baptême. Cette idée, comme vous le savez, mon révérend Père, n'est rien moins que conforme à la vérité. Etre Missionnaire parmi ces sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible pour en former une espèce de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable et aux vertus de l'homme chrétien. Ainsi, quand un Missionnaire songe à établir une peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la nation qui lui est échue en partage; il s'y transporte, et il tâche de gagner l'affection des sauvages par des manières affables et insinuantes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue, s'il ne la sait pas encore; et, après les avoir préparés au baptême par de fréquentes instructions, il leur confère ce sacrement de notre régénération spirituelle. Il ne faut pas croire que tout soit fait alors, et qu'on puisse les abandonner pour quelque temps; il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité : c'est la principale différence qu'il y a entre les Missionnaires de ces contrées, et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés; on peut compter sur la solidité de ceux-ci, et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos sacremens, et de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de

nos travaux. Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure que quand une chrétienté est déjà formée, on ne baptise plus guère que les enfans qui y naissent, ou quelques néophytes qui, par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon révérend Père, ce que les Missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles : la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque désir qu'aient les supérieurs de pourvoir à leurs besoins ; les incommodités et les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares en un même lieu ; l'abandon général dans les maladies, et le défaut de secours et de remèdes, ce n'est là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens, et d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs et sans éducation, c'est-à-dire, avec des gens indiscrets, importuns, légers et inconstans, ingrats, dissimulés, lâches, fainéans, malpropres, opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions, et, pour tout dire en un mot, avec des sauvages ! Que de violence ne faut-il pas se faire ! que d'ennuis, que de dégoûts à essuyer ! que de complaisances forcées ne faut-il pas avoir ! combien ne doit-on pas être maître de soi-même ! Un Missionnaire, pour se faire goû-

ter de ses sauvages, doit en quelque sorte devenir sauvage lui-même.

Il faut pourtant l'avouer, on est amplement dédommagé de toutes ces peines, non-seulement par la joie intérieure qu'on ressent de coopérer avec Dieu au salut de tant d'âmes qui ont toutes coûté le précieux sang de Jésus-Christ, mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces infidèles qui, ayant une fois embrassé la foi, ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du christianisme : en sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses, que les racines sont amères et que les fruits sont doux. C'est en suivant ce plan que nous venons de faire, le Père Bessou et moi, un assez long voyage chez les Indiens qui sont au haut des rivières d'Ouyapoc et de Camoppi, afin de les engager à se réunir et à se fixer dans une bourgade, où l'on puisse facilement les instruire des vérités de la religion. C'est un projet que j'avois formé il y a long-temps, et que je n'ai pu exécuter plus tôt, parce que les Palikours et les nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquelles je dois déférer, ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus long-temps de travailler à la conversion des Ouens, des Coussanis et des Taroupis, qui sont répandus le long de ces deux rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 novembre de l'année dernière pour me rendre à la Mission de Saint-Paul, où je devois m'associer le Père Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce vil-

lage beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit la dernière fois que j'y allai; outre plusieurs familles de Pirious, de Palanques et de Macapas, qui s'y sont rendues de nouveau, la nation des Caranes y est maintenant établie tout entière, et en fait un des plus beaux ornemens; car de toutes ces nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu. Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au prèmier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'église, où leur attention est extrême; le temps qu'on emploie matin et soir à leur faire des catéchismes réglés leur paroît toujours trop court; il ne suffit pas même à plusieurs; il faut que le Missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur, si peu conforme au génie et au caractère de ces nations, me fait croire que la chrétienté de Saint-Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de Saint-Paul, nous nous mîmes en route, le Père Bessou et moi, chacun dans notre canot. Dès la première journée, je trouvai un fameux pyaye, nommé Canori, qui s'est fort accrédité parmi les sauvages, et avoit eu l'audace, pendant une courte absence du Père Dayma, de venir dans sa Mission de Saint-Paul, et de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de savoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens accoutu-

més de longue main à la perfidie et au mensonge. Ainsi, prenant le ton qui convenoit, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en œuvre pour abuser de la simplicité d'un peuple crédule, en le menaçant que s'il approchoit jamais de la peuplade de Saint-Paul, il y trouveroit le châtiment que méritoient ses fourberies. Ce qui met en crédit ces sortes de pyayes, c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens, surtout quand ils les voient attaqués de quelque maladie, qu'ils sont les favoris d'un esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade; qu'ils vont monter au ciel pour appeler cet esprit bienfaisant, afin qu'il chasse l'esprit malin, seul auteur des maux qu'il souffre; mais pour l'ordinaire ils se font payer leur voyage d'avance, et très-chèrement. Ainsi, que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois, nous entrâmes dans la rivière de Camoppi, environ sur les sept heures du matin, laissant la rivière d'Ouyapoc à notre gauche, et nous réservant à la monter à notre retour. Le Camoppi est une assez grande rivière, moins grande que l'Ouyapoc, mais beaucoup plus facile à naviguer. Il y a pourtant des sauts en quantité; nous en traversâmes un surtout, le 15, qui étoit fort long, et très-dangereux quand les eaux sont hautes. Aussi ne s'avise-t-on guère de le franchir alors, principalement quand on a des marchandises; on aime mieux faire des portages, quelque pénibles qu'ils soient, et c'est à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao. J'aurois peine à vous exprimer le profond silence qui

règne le long de ces rivières ; on fait des journées entières sans presque voir ni entendre aucun oiseau. Cependant cette solitude, quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord, a je ne sais quoi dans la suite qui dissipe l'ennui. La nature, qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité, fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres à haute futaie, que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre, et qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles et de leurs fleurs. Tantôt ce sont de petits torrens ou cascades, qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure. Je ne dissimulerai pas pourtant qu'un pays si désert inspire quelque fois je ne sais quelle horreur secrète, dont on n'est pas tout-à-fait le maître, et qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois me disois-je dans mes sombres rêveries : Comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes, qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté, de venir peupler ces vastes terres, qui, par la douceur du climat et par leur fécondité, semblent ne demander que des habitans qui les cultivent? Un autre plaisir bien innocent que nous goutâmes dans ce voyage, c'est que les eaux étant basses et fort claires, nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable, et s'offrir eux-mêmes à la flèche de nos gens, qui ne nous en laissèrent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premières habitations des Ouens ou Ouayes. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil; toutes les démonstrations d'amitié dont

un sauvage est capable, ils nous les donnèrent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux pour les instruire des vérités chrétiennes, et leur procurer le même bonheur qu'aux Pirious. Ils se regardoient les uns les autres, et marquoient leur étonnement de ce que, loin de leur rien demander, nous leur faisions présent de mille choses qui en elles-mêmes étoient de peu de valeur, mais dont les sauvages sont fort curieux. Il n'y eut aucun d'eux qui ne promît de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi, c'est-à-dire, dans cette langue de terre que forme le confluent des rivières d'Ouyapoc et de Camoppi. J'avois déjà jeté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode et plus propre à y établir une peuplade. Il plut également au Père Bessou, qui est destiné à gouverner cette peuplade quand les Indiens y seront rassemblés. Nous nous arrêtâmes le 17, pour nous reposer ce jour-là, et pour renouveler nos petites provisions qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite rivière nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, et marcher ensuite trois autres jours dans les terres, pour aller chez une nation qu'on nomme *Caïcoucianes*, dont la langue approche assez du langage gabili, et est la même que celle des Armagatous. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres infidèles ; mais les eaux étoient

trop basses, et ce n'étoit pas là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au ciel, pour prier le Père des miséricordes de bénir les vues que nous avons de les réunir aux autres nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux, ayant visité la peuplade de Saint-Paul, ont été si contens de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur rivière, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle Mission, surtout si les Armagatous veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la nation des Ouens doivent aller leur rendre visite, et les y inviter de ma part.

Ce jour-là même, à une heure après midi, nous arrivâmes à l'habitation d'Ouakiri, chef de toute la nation des Ouens, qui souhaitoit avec ardeur de voir un Missionnaire parmi ses poïtos; c'est ainsi qu'on nomme les sujets d'un capitaine indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un spacieux tabout (espèce de case) tout neuf, où nous passâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de singulier, c'est que la fosse étoit ronde, et non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces peuples étoit d'inhumer les cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs hamacs courts et étroits a introduit cette coutume : peut-être aussi que la paresse y a bonne part; car il ne faut pas alors remuer tant de

terre. Quoi qu'il en soit, la nation des Ouens et le Missionnaire qui va travailler à leur conversion ont fait une grande perte dans la personne d'Ouakiri. C'étoit un homme plein de feu, ami des Français, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, et ayant plus d'autorité sur ceux de sa nation que n'en ont communément les capitaines parmi les sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable; car nous nous sommes aperçus que ses enfans et son frère ont hérité de lui des mêmes sentimens. Comme nous ne connoissions pas d'autre nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut songer au retour. Nous descendîmes la rivière de Camoppi, et le 23 nous entrâmes dans celle d'Ouyapoc, quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser les cabiais, que les Pirious nomment *cabionara*. C'est un animal amphibie qui ressemble à un gros marcassin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil et de flèche. Cette chasse pensa nous coûter cher. Comme on faisoit boucaner cette viande pendant la nuit, selon l'usage des Indiens, dans les bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés brusquement par les cris des tigres, qui ne sembloient pas être éloignés : sans doute qu'ils étoient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux, qui les écartèrent. Il s'en faut bien que les eaux de l'Ouyapoc soient aussi ramassées que celles du Camoppi. On trouve à tout moment dans l'Ouyapoc des bancs de roches, des bouquets de bois, et des îlots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette rivière n'est-elle pas, à beaucoup

près, si fréquentée que l'autre, et c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois manipouris qui traversoient la rivière en des endroits où le chenal étoit plus découvert. Le manipouri est une espèce de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas : à moins que la balle ou la flèche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, surtout s'il peut attraper l'eau, parce qu'alors il plonge, et va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. Cette viande est grossière et d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25 à notre droite une petite rivière nommée Yarouppi. C'est là qu'on trouve la nation des Tarouppis. Les eaux étoient si basses qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé ; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire que l'impossibilité où nous avons été de les voir n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les Ouens, avec qui ils sont en liaison ; car ils se visitent souvent en traversant les terres qui séparent l'Ouyapoc du Camoppi, et ils m'ont bien promis de faire connoître aux chefs de leur nation le sujet de notre voyage, en m'assurant qu'ils en auroient de la joie, et qu'ils entreroient aisément dans nos vues. Dès le lendemain 26, nous arrivâmes chez les Coussanis, un peu avant le coucher du soleil : il y a apparence qu'ils n'étoient là que depuis peu de temps, car leurs cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le

principal capitaine et le gros de la nation s'étoient enfoncés dans les bois pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent guère chaque année de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des Amazones, soit pour ramasser du cacao, de la salseparcille et du bois de crabe, qui est une espèce de cannelle; soit pour faire des recrues de sauvages, et les rassembler comme nous faisons dans des peuplades; mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais fait justement soupçonner qu'ils en sont traités avec trop de dureté. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le 27 nous allâmes visiter deux autres carbets assez éloignés, et où il y avoit un bon nombre de ces Indiens: c'est tout ce que nous trouvâmes de la nation des Coussanis. Leur accueil fut assez froid; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eue jusqu'ici avec les Français, et à la disette extrême dans laquelle ils vivent; jusque-là que je remarquai plusieurs femmes qui, faute de rassade, n'avoient pas même le tablier ordinaire que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misère excita notre compassion; et comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au-delà, nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance; ils nous parlèrent avec ouverture de cœur, et se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps-là deux des plus considérables de cette

nation sont venus me voir à Ouyapoc ; plusieurs autres sont allés danser chez les Pirious. Lorsque, parmi ces barbares, une nation va danser chez une autre, c'est la plus forte preuve qu'elle puisse donner de son amitié et de sa confiance. Ainsi, cette démarche des Coussanis est un témoignage certain de l'estime qu'ils font des Pirious, depuis qu'ils sont sous la conduite d'un Missionnaire. Après avoir ainsi confirmé ces nations dans la résolution où elles paroissent être d'embrasser le christianisme, nous pensâmes à nôtre retour, et nous arrivâmes le 3 décembre à la Mission de Saint Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces nations sauvages ; car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers et si inconstans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, et de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de transmigrations. Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, et ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches de manioc; car cette racine vient de bouture. Lorsque le manioc est mûr, c'est-à-dire au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur première demeure, et viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussitôt qu'ils s'y sont logés, ils vont abattre du bois à une

journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, et plantent leur manioc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant des trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent assez jeunes, et l'on ne voit guère qu'ils aillent au-delà de quarante-cinq ou cinquante ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde et errante dans les forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, et qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à Ouyapoc je fus bien consolé d'apprendre par une lettre du père Lombard que le père Caranave avoit déjà baptisé la plus grande partie des Gaiibis répandus le long de la côte, depuis Kourou jusqu'à Sinnamari, et qu'il se disposoit à faire un établissement solide aux environs de cette rivière. D'autres lettres de Cayenne m'apprennent que le père Fourré va se consacrer à la mission des Palikours. Cette nation mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du ciel, sans qu'on ait pu jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au père Dautillac, vous ne sauriez croire ce qu'il lui en coûte de peines et de fatigues pour rassembler dans Ouanari les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les Tocoyennes, les Maourious et les Maraones. Il faut avoir un zèle aussi solide et aussi ardent que le sien pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eues à essuyer et auxquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre.

Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces infidèles, et par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait qui vous édifiera. Un Indien nommé *Cayariouara*, de la nation des Maraones, ne pouvant profiter de la plupart des instructions à cause de l'éloignement où étoit sa parenté, s'offrit au Missionnaire pour être le pêcheur de sa bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche, il venoit la nuit trouver le Père pour le prier de l'instruire; et, après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces exercices, il retourna chez lui, et instruisit tous ses parens des vérités de la religion : après quoi il les amena à la Mission, où il a planté son manioc et où il a construit une case pour lui et sa famille. Le Père les trouve fort bien instruits, et les dispose à recevoir le Baptême.

Lettre du Père Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville.

A Ouyapoc le 20 septembre 1736.

Mon révérend Père, je vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projetois de faire chez les Palikours; mais des embarras imprévus, et de fréquens accès d'une fièvre bizarre et opiniâtre me l'ont fait différer jusqu'au mois de septembre de l'année 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit couillara; c'est un tronc

d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe. Je descendis la rivière d'Ouyapoc dans cette espèce de canot, qui ne peut porter que cinq à six personnes; et je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la rivière de Couripi, que nous remontâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, et comme les bords de cette rivière sont impraticables vers son embouchure, il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot. Aussitôt que la mer commença à monter, nous nous mîmes en route, et vers les sept heures du matin nous laissâmes à notre droite la rivière de Couripi, pour entrer dans celle d'Ouassa. Vers le midi je trouvai l'embouchure du Roucaoua, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour; et comme la marée ne se faisoit presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation, il fallut la passer encore dans notre petit canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois et quatre heures du matin nous aperçûmes du feu sur l'un des bords de la rivière. C'étoient quelques Indiens qui campoient là, et qui revenoient de chez leurs parens, établis près d'une grande crique (petite rivière) qu'on nomme *Tapamourou*, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux, je continuai ma route, et je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de sauvages. Je savois néanmoins qu'il y en avoit plusieurs répandues de côté et d'autre; mais outre que ceux qui m'accompa-

gnoient ignoroient le chemin qui y conduit, il m'auroit été impossible d'y pénétrer, parce que les marais qu'il faut traverser étoient presqu'à sec. Comme la nuit approchoit, je craignois fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot; mais heureusement nous aperçûmes deux Indiens qui étoient à la pêche. Nous courûmes sur eux à force de rames; et eux, qui nous prenoient pour des coureurs de bois, fuyoient devant nous de toutes leurs forces, et nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin, et ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un père. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir, surtout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'étoit pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent, et le lendemain, fête de l'immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, j'eus le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la messe.

Dès que l'aube du jour commença à paroître je dressai mon autel, et je le plaçai hors de la case, afin que de tous les côtés on pût aisément me voir célébrer les saints mystères. C'étoit une nouveauté pour ces peuples, surtout pour les femmes et les enfans, qui n'étoient jamais sortis de leur pays. Aussi se placèrent-ils de telle sorte qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie, et ils assistèrent à cette sainte action avec une modestie et une attention qui me charmèrent. Je me rendis de là chez mon banaré. C'est le nom qui se donne parmi les Indiens à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits présens qu'on se fait mutuellement. Il n'omit

rien pour me retenir le reste du jour ; mais je ne pus lui donner cette satisfaction, parce que j'avois dessein de me rendre chez le capitaine de toute la nation, auquel M. des Roses, chevalier de Saint-Louis, et commandant pour le roi dans ce poste, a donné, depuis environ deux ans, un brevet avec la canne de commandement. Cette canne est un jonc orné d'une pomme d'argent, aux armes de France, qui se donne de la part du roi aux capitaines des sauvages. Youcara (c'est le nom de ce capitaine) est, je crois, le plus âgé de tous les Palikours. Comme je l'avois vu plusieurs fois à Ouyapoc, et que je lui avois souvent promis de l'aller voir chez lui, il me parut charmé que je lui eusse tenu enfin parole, et il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que j'avois eues à essuyer les jours précédens. Il me parut fort empressé à donner sur cela ses ordres à ses poitos, c'est-à-dire à ceux de sa dépendance, et surtout aux femmes, auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part et d'autre, j'entrai d'abord en matière sérieuse, et je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux pour leur procurer le bonheur d'être chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit surnaturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliai pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en traite ; car je savois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article, et qui lui tenoient à cœur. Comme il n'entend pas très-bien la langue galibi, dans laquelle je

lui parlois, il me répondit qu'il feroit venir un interprète pour m'expliquer ses véritables sentimens. L'interprète arriva le lendemain matin, et, après une courte répétition que je fis de ce que je lui avois dit la veille, il me répondit que sa nation seroit charmée d'avoir des Missionnaires, et qu'ils ne viendroient jamais aussitôt qu'elle le souhaitoit. Nous délibérâmes alors sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer la Mission; mais comme je n'avois pas encore parcouru les rivières de Roucaoua et de Tapamourou, je ne pouvois guère juger quel terrain méritoit la préférence. Maintenant que je les ai parcourues, je crois qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez Youcara, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure est presque tout-à-fait à la source de l'Ouassa, d'où on peut en un jour entrer dans le Cachipour par la communication d'une petite crique. Je crois même qu'il y aura là beaucoup moins de maques; c'est un insecte assez semblable au cousin, mais beaucoup plus gros, et dont l'extrémite des pieds est blanche. Cela seul mérite, je vous assure, quelque attention. Car vous ne sauriez vous imaginer combien cette espèce d'insecte est incommode en certaines saisons de l'année. Il y en a quelquefois une si grande quantité que pour prendre son repas il faut se retirer dans quelque coin, un peu à l'écart, souvent même on est obligé de manger en se promenant: c'est ce qui rend ce pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens, pour se garantir de ces importuns insectes, se font des cases au milieu de l'eau dans des marais fort éloignés de la terre où ces petits animaux, ne trouvant ni

arbres ni herbes aux environs pour se reposer, ne pénètrent guère, du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la tesaye ; c'est une case écartée dans les bois, qui ressemble à une glacière; ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, et sans bruit, de peur que ces insectes ne les suivent; car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, et où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher de peur d'y être étouffé : vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement, où respirent pendant toute une nuit trente ou quarante Indiens.

Je passai le jeudi et le vendredi chez Youcara. C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des étrangers, sans cependant jamais y rien prendre. Notre capitaine, ayant visité le panier où je portois mon petit meuble, me demanda ce que contenoit une fiole qui étoit remplie d'eau bénite : je lui répondis que c'étoit une eau dont les chrétiens se servoient pour chasser le démon, pour guérir les malades, etc. Il me pria d'en mettre sur quelques enfans qui languissoient depuis longtemps dans son carbet ; je les fis approcher, et je leur fis le signe de la croix sur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié; car j'appris quelques jours après qu'ils jouissoient d'une santé parfaite. Je trouvai dans ce capitaine des dispositions très-favorables au christianisme, que je le pressois d'embrasser : en nous quittant, nous convînmes que dans trois jours il viendroit me joindre à l'embouchure du Tapamourou, où j'allois, et me confier deux

jeunes Indiens que j'avois choisis chez lui pour les conduire à Kourou, et les mettre en apprentissage de chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous; mais comme je ne pus pas m'y rendre aussi exactement que lui, il planta une croix sur l'un des bords de la crique pour me donner une preuve de son arrivée; après quoi il revira de bord. Heureusement les Indiens de ma suite, ayant donné du cor, il jugea que je n'étois pas loin, et s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon révérend Père, que je fus extrêmement surpris lorsque je vis le signe de notre rédemption arboré sur les bords de cette petite rivière, où je n'avois rien aperçu trois jours auparavant, et j'avois peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un sauvage. Il me dit qu'il l'avoit vu pratiquer ainsi autrefois à quelques Français dans les voyages qu'il avoit faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu et imité ce trait de leur piété.

Pour revenir au Tapamourou, je ne pus gagner les cases des Indiens que bien avant dans la nuit du samedi au dimanche, bien qu'on m'eût fait espérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cause de ce retardement fut que nous trouvâmes le lit de cette petite rivière tout couvert d'herbes, et d'une espèce de roseaux sur lesquels il fallut se pousser à force de tacaré : c'est une perche fourchue dont on se sert en guise de harpon. Cette manière de naviguer est très-fatigante, et demande beaucoup de temps. On est sujet à cet inconvénient dans les rivières peu fréquentées, parce que les halliers des deux bords, venant à se joindre, font une espèce de barrière qui

arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable, qu'on fait des lieues entières où il semble qu'on soit sur une prairie flottante, tandis qu'on a au-dessous de sci trois ou quatre brasses d'eau. Mon inquiétude étoit de nous voir obligés de passer encore la nuit dans notre canot, où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles dont nous étions environnés. Toutes ces rivières en foisonnent, et c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler; car ces animaux extrêmement voraces, en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent, arrachent beaucoup de joncs qui suivent ensuite le courant, et qui, venant à s'accrocher les uns les autres, couvrent toute la surface de l'eau. Dans l'embarras où je me trouvai, je fis sonner de temps en temps du cor, afin d'avertir les sauvages de venir au-devant de nous; mais ils ne portent pas jusque-là leur politesse : tout ce qu'ils firent fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je bénis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre; je n'étois pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent pas, nous trouvâmes un grand marais, qu'il fallut traverser pour se rendre au carbet. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces espèces d'étangs des troncs d'arbres qui se joignent bout à bout, et qui forment une espèce de pont sur lequel ils courent comme des singes. Je voulus les imiter, à la faveur d'un tison de feu qu'on faisoit flamber devant moi pour m'éclairer; mais, soit que ma chaussure fût moins flexible que les pieds de mon guide, soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui,

je tombai au second pas que je fis, et j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes; le coup que je me donnai sur le côté gauche fut si violent, que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le marais même, au risque d'être mordu des serpens, et j'arrivai enfin au gîte, sans autre accident que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande et vaste case; comme elle étoit environnée de marais et de terres noyées, et que le temps des maques n'étoit pas encore passé, tous les habitans du lieu, et ceux même de ma suite, m'abandonnèrent pour aller coucher dans la tocaye. Je vous avoue, mon révérend Père, que, pendant cette nuit où je me voyois tout seul, j'eus bien des pensées effrayantes, malgré tous les motifs de confiance en Dieu que je ne cessois de me rappeler à l'esprit. Si quelque sauvage, me disois-je, pour enlever le peu que tu as, venoit maintenant t'égorger! si quelque tigre ou quelque crocodile se jetoit sur toi pour te dévorer! Car quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure, surtout dans un pays barbare? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes, et, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, j'allai visiter quelques habitations du voisinage. J'entrai dans une vase haute, que nous appelons *soura* en langage galibi; m'entretenant avec ceux qui l'habitoient, je fus tout à coup saisi d'une odeur cadavéreuse; et, comme j'en témoignai ma surprise, on me dit qu'on venoit de déterrer les ossemens d'un mort, qu'on devoit transporter dans une autre contrée, et

l'on me montra en même temps une espèce d'urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici, il y a trois ou quatre ans, deux Palikours, lesquels étoient venus chercher les os d'un de leurs parens qui y étoit mort. Comme je ne pensois pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion ; et ces sauvages me répondirent que l'usage de leur nation étoit de transporter les ossemens des morts dans le lieu de leur naissance, qu'ils regardent comme leur unique et véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son père Jacob ; et je dois vous dire, en passant, que nous remarquons parmi ces peuples tant de coutumes du peuple juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon canot, je trouvai deux cases de Caranarious. Ce sont des Indiens qui poussent encore plus loin que les autres sauvages le dénûment de toutes choses. Ils n'ont pas même le plantage ; les graines des plantes et des arbres, ou le poisson, font leur nourriture ordinaire. La cassave, qui est un gâteau fait de la racine de manioc, et la boisson ordinaire des sauvages, qui se fait de la même racine, sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer, ils font une pêche abondante, et ils portent leurs poissons chez les Palikours, qui leur donnent du manioc en échange. Les Palikours ont pris sur eux un tel ascendant, qu'ils en font en quelque sorte leurs esclaves, c'est-à-dire qu'ils s'en servent pour faire leurs abattis, leurs canots, leurs

pêches, etc. ; souvent même ils leur enlèvent de force le peu de traite qu'ils font chez les Français, lorsqu'ils travaillent pour eux. Ce que cette nation a de singulier, c'est que presque tous ceux qui la composent, hommes et femmes, sont couverts d'une espèce de lèpre, c'est-à-dire que leur épiderme n'est qu'une dartre farineuse qui se lève comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guère rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve parmi les Palikours une autre nation de cette espèce, qu'on nomme *Mayets ;* nous serons probablement obligés de bâtir pour eux une église particulière, parce que leur lèpre, qui flue de temps en temps, répand une odeur si désagréable, que les autres Indiens ne pourroient pas s'y accoutumer. Ce sont pourtant des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ, qui animent des corps si hideux, et qui par là méritent tous nos soins. Prions le Seigneur qu'il remplisse de son esprit ceux qui seront employés à leur conversion.

Je sortis le lundi du Tapamourou, et je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords de l'Ouassa; il me fallut y coucher encore le lendemain, parce que, m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisoit à d'autres habitations, l'eau qui y manquoit m'obligea de retourner sur mes pas. Le mercredi, j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité à l'aller voir, et qui m'avoit même offert son emplacement pour y établir une Mission; mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut de l'Ouassa dont j'ai parlé. Comme cet Indien étoit venu à

Keurou, et avoit été témoin de la charité des Missionnaires pour leurs néophytes, nous nous entretînmes long-temps des mesures qu'on pourroit prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entre autres choses, que les pyayes, qui sont une espèce d'enchanteurs et de magiciens, étoient entièrement bannis de la Mission du Père Lombard, et que je n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connoissoit; et sachant qu'il étoit borgne : « Quoi! me dit-il en riant, un tel est pyaye? et comment peut-il voir le diable, n'ayant qu'un œil? » Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je savois déjà, que les Palikours ne peuvent souffrir ces sortes de jongleurs : aussi les ont-ils tous fait périr; et il n'y a pas long-temps qu'une troupe de femmes en tuèrent un qui étoit de la nation des Caranarious, parce qu'elles le soupçonnèrent de vouloir exercer sur elles son art magique. Le jeudi, j'allai coucher à l'embouchure du Roucaoua, dans l'espérance de gagner le lendemain de bonne heure quelques habitations de sauvages; mon attente fut trompée, et il fallut coucher dehors cette nuit-là. Cependant ne pouvant me résoudre à dormir dans le canot, nous mîmes pied à terre, et nous suspendîmes, comme nous pûmes, nos hamacs (lits portatifs) parmi les joncs et les broussailles; et le lendemain samedi, après avoir navigué toute la matinée avec beaucoup de peines et de fatigues, nous découvrîmes enfin des abatis de bois, et, peu de temps après, des cases de sauvages. J'en connoissois plusieurs que j'avois vus

au fort, et ils me reçurent fort bien. Je dis la messe le lendemain, et ce fut un grand sujet de satisfaction, surtout pour les femmes, les jeunes gens et tous ceux qui n'avoient jamais vu célébrer nos saints mystères. Je leur en fis une explication succincte, avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la foi pour entrer dans la voie du salut. J'employai le reste de la journée et le lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté et d'autre. J'y rencontrai un déserteur d'une des Missions portugaises qui sont sur les bords du fleuve des Amazones; il étoit venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, et qui me fit connoître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les sauvages qu'ils rassemblent : du plus loin qu'il m'aperçut, il vint au-devant de moi, tenant à la main une petite baguette dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes qui bordoient le sentier par où je passois, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que puisque je prenois la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le mardi, je retournai sur mes pas, et j'allai chez des sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la rivière de Roucaoua. Depuis que je suis dans ce pays et que je fréquente les sauvages, je n'en ai point vu de si sales ni si malproprement logés; aussi le lendemain, dès que j'eus dit la messe, nous débarquâmes pour nous rendre à l'embouchure du Couripi. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis sur cette rivière, j'aurois bien voulu avoir le temps de la remonter pour examiner le terrain, ayant ouï dire qu'il y avoit vers

sa source une vaste montagne nommée *Oucaillari*, où une Mission seroit très-bien placée. Mais les fêtes de Noël me rappeloient à Ouyapoc. Les Palikours ont des coutumes assez singulières, mais dont nous ne pouvons être instruits que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frappèrent : la première est que les enfans mâles vont tout nus jusqu'à l'âge de puberté : alors on leur donne la *camisa ;* c'est une aune et demie de toile qu'ils se passent entre les cuisses, et qu'ils laissent pendre devant et derrière, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camisa*, ils doivent passer par des épreuves un peu dures : on les fait jeûner plusieurs jours, on les retient dans leur hamac, comme s'ils étoient malades, et on les fouette fréquemment ; cela, disent-ils, sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées, ils deviennent hommes faits. L'autre coutume, qui me surprit bien davantage, c'est que les personnes du sexe y sont entièrement découvertes; elles ne portent que jusqu'au temps de leur mariage une espèce de tablier d'environ un pied en carré, fait d'un tissu de petits grains de verre, qu'on nomme *rassade.* Je ne sache point que dans tout ce continent il y ait aucune autre nation où règne une pareille indécence. J'espère qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison et à la pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des jupes à toutes les femmes, et il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront, car j'en ai déjà vu quelques-unes en porter ; elles seront bien plus honnêtement couvertes qu'avec leur tablier.

Nous avons aux environs de ce fort une petite nation qui se nomme *Tocoyenes*, où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amènerons nos chrétiens à s'habiller totalement.

Lettre du Père Fauque au Père Allart.

A Cayenne, le 10 mai 1751.

Mon révérend père, le désir que vous paroissez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de ce pays, lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des âmes, m'engage à vous envoyer aujourd'hui une relation succincte d'une entreprise de charité dont la Providence me fournit, il y a quelque temps, l'occasion, et qui a tourné également à la gloire de Dieu et au bien de cette colonie.

Vous savez, mon révérend Père, que les principales richesses des habitans de l'Amérique méridionale sont les nègres esclaves, que les vaisseaux de la compagnie ou les négocians français vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles. Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme fait, qui coûtera 50 écus ou 200 livres dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à 12 ou 1500 livres. Il seroit inutile de vous dire comment se fait la traite des noirs dans leur pays; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte; les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité et le libertinage, et les révoltes dans les vaisseaux

négriers, et comment nous nous comportons, nous autres Missionnaires, pour instruire ces pauvres infidèles, quand ils sont arrivés dans nos paroisses. Sur tous ces points et sur plusieurs autres de cette nature on a publié une infinité de relations qui sans doute ne vous sont pas inconnues; mais ce qui m'a toujours frappé, et à quoi je n'ai pu encore me faire depuis vingt-quatre ans que je suis dans le pays, c'est la manière dont se fait la vente des nègres.

Aussitôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port, le capitaine, après avoir fait les démarches prescrites par les ordonnances du roi, tant auprès de l'amirauté que de messieurs les gens de justice, loue un grand magasin où il descend son monde; et là, comme dans un marché, chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent, pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentimens de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge! Qu'avons-nous fait pour Dieu, tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux? Cependant les nègres, accoutumés pour la plupart à jouir de la liberté dans leur patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage, quelquefois même on le leur rend tout-à-fait insupportable; car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux non-seulement les égards que la religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appelons ici *aller marronner*; et la chose leur

est d'autant plus aisée à Cayenne, que le pays est, pour ainsi dire, sans bornes, extrêmement montagneux, et boisé de toutes parts. Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves, ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au greffe, et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, et on lui applique la fleur de lis sur le dos. S'il récidive, et qu'après avoir été déclaré en justice, il reste un mois absent, il a le jarret coupé; et à la troisième rechute il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces lois n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir; mais il s'en trouve toujours quelques-uns de plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs ou marrons n'est pas considérable, on ne s'en inquiète guère; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandais de Surinam ont souvent expérimenté, et ce qu'ils éprouvent encore chaque jour, étant, à ce qu'on dit, habituellement menacés de quelque irruption funeste, tant ils ont de leurs esclaves errans dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. d'Orvilliers, gouverneur de la Guyane française, et M. Lemoine, notre commissaire-

ordonnateur, n'eurent pas plus tôt appris qu'il y avoit près de soixante-dix de ces malheureux rassemblés à environ dix ou douze lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses, suivant leur sagesse et leur prudence ordinaire, que le détachement, malgré les détours qu'il lui fallut faire dans des montagnes inaccessibles, arriva heureusement. Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il vouloit encore s'enfuir. Au retour de ce détachement, monsieur le gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs, de leurs différens établissemens, et de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre, se disposoit à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre ministère de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener au bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'âme à tous ceux qui auroient pu être tués dans les bois; car il n'y a guère d'espérance pour le salut d'un nègre qui meurt dans son marronnage. Nous évitions encore à la colonie une dépense considérable, et aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela, si nous avions le bonheur de réussir, nous faisions rentrer dans les ateliers des habitans un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les

travaux. Cependant, quelque bonnes que nous parussent ces raisons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de vingt ans, et accusés de grands crimes; et d'ailleurs ils pouvoient, disoit-on, s'imaginer que les Français les craignoient, puisqu'ils envoyoient des Missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici, et qui pesoient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plus tôt connoissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. « Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me disoient les uns : vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère. Ces malheureux nègres, me disoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. » On me représentoit encore que je pouvois donner dans quelque piége, parce qu'en effet les nègres marrons ont coutume de creuser au milieu des sentiers des fosses profondes, dont ils couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, en sorte qu'on ne s'aperçoit point du piége; et si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures et pointues dont ces fosses sont hérissées. « Vous perdrez votre temps et vos peines, disoient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramènerez aucun; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté pour revenir jamais se soumettre à l'es-

clavage. » De semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parens, amis, patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des âmes à Dieu : trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du grand maître, qui le premier a sacrifié lui-même la sienne pour nous ! Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, et un nègre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devoit me servir de guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au saut de Tonne-Grande, c'est l'une des rivières qui arrosent ce pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte messe de grand matin pour implorer le secours du ciel, sans lequel nous ne pouvons rien ; ensuite nous nous enfonçâmes dans les bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la manière du pays, c'est-à-dire que nous fîmes à la hâte avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le pays, un petit ajoupa, espèce d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps.

Dès qu'il fut jour nous nous remîmes en route ; et entre deux et trois heures après midi nous aperçûmes la première habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée la *Montagne de Plomb*, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres et rondes dont ces malheureux se servent en guise

de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs. Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se sert ici au lieu de cloche pour donner aux nègres le signal du lever et des heures du travail. Mais, voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger comme nous avions fait le jour précédent, c'est-à-dire que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible, mon révérend Père, de vous exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; et, m'étant levé à

la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor de chasse, et dont le son extrêmement aigu devoit certainement se faire entendre fort au loin, surtout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu, et m'être promené partout comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'emplacement où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les marrons, et où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte messe, comme j'avois fait à Tonne-Grande; après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abatis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues, du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici *abatis* une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec, pour pouvoir planter le terrain). Les marrons ont appelé cet endroit *l'Abatis du Saut*, à cause qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et bien mieux situé que le premier, qu'ils nomment, comme j'ai dit, la *Montagne de Plomb*. C'étoit là aussi qu'ils prenoient leurs vivres, qui consistent en manioc, bananes, patates, riz, ignames, ananas, et quelque peu de cannes à sucre. D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement, je m'annonçai avec mon signal ordinaire, et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai, c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrive, et qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la fosse étoit si peu profonde, qu'il en sortoit une puanteur extrême :

je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre, dans l'espérance que si quelqu'un de ses compagnons m'apercevoit, cette action pourroit le toucher et l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines; et, ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la Montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa, comme la précédente, sans inconvéniens, mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étoient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous. Je ne savois moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restoit encore un abatis à visiter, qu'ils nomment l'*abatis d'Augustin*, parce qu'un des chefs du marronnage qui porte ce nom y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginois que tous les marrons s'étoient refugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras étoit que mon guide n'en savoit pas le chemin; après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, et, après environ quatre heures de marche, toujours en montant et descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abatis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grimpant de notre mieux, et les premiers objets qui se présentèrent à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours et j'y trouve du feu, une chaudière et de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer et autres choses

semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais, après avoir bien appelé et m'être promené partout à mon ordinaire pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne et ayant encore assez de jour, je voulus pousser plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés. Mes compagnons de voyage, n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, et toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma Mission imparfaite; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond de mon cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit, tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, et je n'avois garde d'en rien laisser paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir ni les uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence, qui nous guidoit et qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes et des vallons, nous arrivassions enfin à notre but, n'ayant guère mar-

ché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé; car je ne trouvai qu'un abatis nouvellement fait, comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, et cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes. Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les marrons, s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisière du bois ils ne me vissent et qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grâce entière; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la justice; que du reste ils étoient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre et armés. « Souvenez-vous, mes chers enfans, leur disois-je, que, quoique vous soyez esclaves, vous êtes cependant chrétiens comme vos maîtres; que vous faites profession depuis votre baptême de la même religion qu'eux, laquelle vous apprend que ceux qui ne vivent pas chrétiennement tombent après leur mort dans les enfers : quel malheur pour vous, si, après avoir été les esclaves des hommes en ce monde et

dans le temps, vous deveniez les esclaves du démon pendant toute l'éternité! Ce malheur pourtant vous arrivera infailliblement si vous ne vous rangez pas à votre devoir, puisque vous êtes dans un état habituel de damnation; car, sans parler du tort que vous faites à vos maîtres en les privant de votre travail, vous n'entendez point la messe les jours saints; vous n'approchez point des sacremens; vous vivez dans le concubinage, n'étant pas mariés devant vos légitimes pasteurs. Venez donc à moi, mes chers amis, venez hardiment; ayez pitié de votre âme, qui a coûté si cher à Jésus-Christ... Donnez-moi la satisfaction de vous ramener tous à Cayenne; dédommagez-moi par-là des peines que je prends à votre occasion; approchez-vous de moi pour me parler; et si vous n'êtes pas contens des assurances de pardon que je vous donnerai, vous resterez dans vos demeures, puisque je ne saurois vous emmener par force. » Enfin, après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous vînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abatis, pour éviter la peine de faire là un logement, et parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de Plomb. Nous y séjournâmes tout le samedi; j'y dis la sainte messe le dimanche; et comme j'étois pressé de m'en retourner, parce que les

vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant de partir, y laisser un monument non équivoque de mon voyage, en y faisant planter une croix d'un bois fort dur, et qui subsiste encore. Cette croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise : car, d'abord que les nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent faire leur prière, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin. Ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la foi autant qu'ils en savent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laissé mon canot, je fis savoir à MM. d'Orvilliers et le Moine le peu de réussite qu'avoit eue mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les pâques aux nègres; j'ajoutai que, m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des anges gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin, je priai ces messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux, et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier. Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les *pâques des esclaves* du quartier, c'est-à-dire que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés, et pour instruire ceux qui sont encore infidèles. C'est notre coutume d'a

ler ainsi au moins une fois l'an chez tous les colons nos paroissiens, quelque éloignés qu'ils soient; car il y a ici des paroisses qui ont quinze et vingt lieues d'étendue ; et vous ne sauriez croire, mon révérend Père, le bien qu'il y a à faire et qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le Missionnaire qui est chargé de cette bonne œuvre met la paix dans les familles désunies en terminant leurs petits différends ; conclut des mariages pour faire cesser les commerces illicites, à quoi les esclaves sont très-sujets; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état en les leur faisant envisager sous des vues surnaturelles ; prend une connoissance exacte de leur instruction actuelle, pour disposer peu à peu à la communion ceux qu'il en juge capables (notre usage étant de permettre à très-peu de nègres d'approcher de la sainte table, par l'expérience que nous avons qu'ils en sont indignes). Il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, suivant les sages ordonnances de nos rois : il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort de son ministère, et qui tendent toutes également à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il en coûte, à la vérité, beaucoup de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où, lors qu'on est en campagne, on est toujours ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes; mais à quoi ne porte

pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter! Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion (car ce n'est pas là mon emploi ordinaire), je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux nègres que, s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans les bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grâce ni pardon à espérer; qu'ils devoient se persuader au contraire qu'on les poursuivroit sans relâche jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin j'avois fini ma Mission et parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne, un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès, lorsque je vis venir à moi un autre petit canot tiré à la rame par deux jeunes noirs, porteurs d'une lettre de l'économe de Mont-Seneri (c'est une sucrerie du quartier), qui me marquoit que les nègres marrons étoient arrivés chez lui, et qu'ils me demandoient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes, et j'en trouve en effet déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi, mon révérend Père, de voir mes vœux accomplis, lorsque je m'en

croyois le plus éloigné ! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps, et qui rentroient dans le bercail, je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux ; et ils me répondirent constamment qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir, mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre, ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur âme et pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades de différentes habitations, que j'avois préparés pour les pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois, c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais, quoiqu'il en soit, il en vint peu à peu jusqu'à cinquante; et comme monsieur notre gouverneur, qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois si je ne réussissois pas, me pressoit de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible, mon révérend Père, de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuple pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves ; et les noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg se faisoient une fête de revoir, l'un son père, l'autre sa mère, celui-ci son fils ou sa fille ; et comme plusieurs de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis

très-long-temps, et qu'ils y remarquèrent bien du changement, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étoient nés dans les bois, et qui, n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maisons à la française, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant à leur façon leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'Eglise, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de St. François Xavier; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable, 1.° à Dieu, dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps; 2.° à leurs maîtres et aux colons, à qui la majorité avoient porté beaucoup de préjudice; 3.° à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, etc.; après quoi je dis la sainte messe en actions de grâce. Ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entre eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans; et lorsqu'elle fut finie, je les présentai à monsieur le gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de sa part : ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plan-

tations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement; mais une maladie qui se mit dans la troupe aussitôt qu'elle arriva sur les lieux fit échouer cette opération : en sorte que ceux que j'avois laissés, au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole et sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très-grand malheur pour cette colonie; mais les sages mesures que nos messieurs prennent pour l'empêcher paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon révérend Père, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grâce du ciel. Je suis, etc.

MISSIONS DU PÉROU.

Lettre du Père Stanislas Arlet au révérend Père Général de la Compagnie de Jésus.

De Moxos ou Canise, le 1er septembre 1698.

Mon très-révérend Père, l'an 1697, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le Père François Boriné mon compagnon, et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints Apôtres, votre paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême, notre patrie, pour passer aux Indes occidentales. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres pour y fonder un établissement nouveau. Nous lui avons donné le nom du prince des apôtres, sous les auspices de qui la Mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de *Saint-Pierre*.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver se nomment *Canisiens*. Ce sont des hommes sauvages et peu différens des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire. Ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils n'ont

point de demeures fixes, point de lois, nulle forme de gouvernement. Également éloignés de la religion et de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu ni aux démons, quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Être. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, je ne sais quoi de féroce dans toute la figure. On ne sauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce que l'on ne les voit jamais assemblés, et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins; et quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats, ou ils les font esclaves pour toujours, ou, après les avoir rôtis sur les charbons, ils les mangent dans leurs festins, et se servent, au lieu de tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés. Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, et quand le feu leur monte à la tête, après s'être querellés et dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches, et une espèce de long javelot fait de roseaux longs et pointus, qu'ils lancent de loin contre leurs ennemis avec tant d'adresse et de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux; les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées entières,

est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes et sans soldats, accompagnés seulement de quelques chrétiens indiens qui nous servoient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer; car plus de douze cents hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondemens de notre peuplade. Comme jamais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes qui nous ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre première rencontre fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit; ils étoient hors d'eux-mêmes, ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits et le cheval sur lequel il étoit monté n'étoient qu'un animal composé de tout cela par un prodige extraordinaire; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espèce de saisissement qui les rendoit comme immobiles. Un de nos interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions et les raisons de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde seulement pour leur apprendre à connoître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières dont nous étions convenus et qui étoient à leur portée, sur l'immortalité des âmes, sur la

durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort s'ils gardoient ses commandemens, sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin. Il n'en fallut pas davantage : depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau suit le pasteur, et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présens. Ces présens ne sont que quelques petits grains de verre dont ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avois pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude australe. Elle a au midi et à l'orient

une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée par intervalles de beaux palmiers; au septentrion, un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue canisienne : à l'occident, ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans et très-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques, et nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer. Il faut avouer que les chaleurs sont ici très-grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons; et si ce n'étoient les vents qui soufflent par intervalles, et qui rafrîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevé dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour dire la messe. C'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différens qu'un peu de sel, quand on en a : car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations

pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; et dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible Mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; et certainement ce que je m'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude et de dégoût que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais, étant encore dans le siècle, dans les meilleurs lits : tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus que les maux mêmes ne sauroient faire! La vue seule de ce grand nombre de catéchumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, et qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs et de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin, à l'explication du catéchisme, et le soir, aux prières que nous faisons faire en commun; de voir les enfans disputer entre eux à qui aura plus tôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères; nous reprendre nous-mêmes, quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier sacrement de notre religion; venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, quand quelqu'un d'eux est

extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser ; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au *grand-maître* une *grande maison* (c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'Eglise), pendant que plusieurs d'entre eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, et la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse et toute la réserve que demandoit un point si délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis partout, hormis dans trois familles sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie ; ce qui doit paroître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, et nous avons semé une assez grande quantité de coton pour avoir dans quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes et les femmes indifféremment nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons. Voilà

ceux à qui a passé le royaume de Dieu, que sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes provinces de l'Europe qui se sont livrées à l'esprit de schisme et d'hérésie. Oh! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bientôt ici des saints! C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout sauvages, et qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom et la figure, aient pu prendre si promptement des sentimens d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité et de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, et nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou, et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux; et, dans leur pauvreté, ils exercent une espèce d'hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs frères, et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion : de sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, qui nous a tant aidés jusqu'ici, nous ferons de ces nations non-seulement une Église de vrais fidèles, mais encore, avec un peu de temps, une ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société. Je suis avec un profond respect, etc.

Abrégé de la vie du Père Cyprien Baraze, Fondateur de la Mission des Moxes, dans le Pérou.

On entend par Mission des Moxes un assemblage de plusieurs nations infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la nation des Moxes est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces peuples habitent un pays immense qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra on côtoie la longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord; il est situé dans la zône torride, et s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guère compter. Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie; mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entre eux; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont l'ardeur est exces-

sive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières, en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année ; mais d'autres fois le vent du sud, qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, et remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus, et d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, surtout lorsqu'il est accompagné des inondations dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine et de la peste ; ce qui cause une grande mortalité dans tout le pays. Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, et une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux et des vaches ; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le pays, qu'ils y vivoient et qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guère que de la pêche et de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains temps où le froid est si âpre qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectés. C'est alors que les Indiens courent

avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ; et, quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout. Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, et d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, et quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux. Ce qu'ils racontent d'un animal appelé ocorome est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque et le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et, se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille et de feuillages, et s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien, échappé de ce danger, se relève aussitôt, et grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie; mais, ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni lois, ni gouvernement, ni police; on n'y voit personne qui com-

mande ni qui obéisse ; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par là très difficile, et c'est un des plus grands obstacles que les missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac, qu'ils attachent à des pieux ou qu'ils suspendent entre deux arbres, et là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes et aux morsures des mosquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquites, et la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre. Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers et insipides, il est rare qu'ils y excèdent, mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, et les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort

désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres, et là ils dansent tout le jour en désordre, et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guère que par la mort de plusieurs de ces insensés, et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes vénéneuses, dont ils se servent à toute occasion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils font la guerre, et ce poison est si subtil, que les moindres blessures deviennent mortelles. L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies consiste à appeler certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu du ciel un pouvoir particulier de les guérir. Ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée ; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie affectée ; après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur paiera libéralement ces sortes de services. Ce n'est pas que le pays manque de remèdes

propres à guerir tous leurs maux; il y en a abondamment et de très-efficaces. Les missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presqu'à chaque pas, sur les montagnes, de l'ébène et du gayac; on y trouve aussi la cannelle sauvage et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, et qui apaise sur-le-champ toutes sortes de douleurs. Il y croît encore plusieurs autres arbres qui distillent des gommes et des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer et à ramollir; sans parler de plusieurs simples connus en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne fait mieux voir leur stupidité que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se perçent les lèvres et les narines, et y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y

en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés ; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément. L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse et à la pêche, ou d'ajuster leur arc et leurs flèches ; celle des femmes est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, et de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mère vient à mourir ; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois. Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres ; leur manière de combattre est toute tumultuaire; ils n'ont point de chef, et ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnoît les vaincus à la fuite ; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, et ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des Moxes se font presque sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse; ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entre eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de peu de valeur; et dès l'instant, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; et c'est une autre coutume établie parmi eux que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter. Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme; et si quelqu'une s'écarte à cet égard de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme et une prostituée; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune et les étoiles; d'autres adorent les fleuves, quelques-uns un prétendu tigre invisible : quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur croyance; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contre eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est imposible de résister. Du reste, ils ne font paroître au-

dehors aucun culte extérieur et solennel; et parmi tant de nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice. On trouve pourtant parmi les Moxes deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattu. Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage hâve et exténué; alors on presse certaines herbes fort piquantes, pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *thiaraugui*, qui signifie, en leur langue, celui qui a les yeux clairs. A certain temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces

ministres de Satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit en silence: mais, quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne et dans ces cris confus ; et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse), et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité ; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux ; et, après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser : un d'eux entonne la chanson, et tous, formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre, avec des mouvemens de corps indécens ; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin, ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entre eux. Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos âmes ; mais cette lumière est si fort obsurcie par les épaisses ténèbres dans les-

quelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort. Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la propagation de l'Evangile, et rendre par ce moyen la conversion de ces peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ, que les premiers missionnaires jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au père Cyprien Baraze; et voici comment la chose arriva. Le frère del Castillo, qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avoit long-temps que le père Baraze pressoit ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses désirs

s'enflammèrent encore, quand il apprit la mort glorieuse des pères Nicolas Mascardi et Jacques-Louis de Sanvitores, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, et l'autre dans les îles Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi, qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le père Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle mission des Moxes lui échut en partage. Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra, avec le frère del Castillo : à peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de Guapay, dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils abordèrent au pays des Moxes. La douceur et la modestie de l'homme apostolique, et quelques petits présens qu'il fit aux Indiens, d'hameçons, d'aiguilles, de grains de verre et d'autres choses de cette nature, les accoutumèrent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes, accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquans, soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue : car, outre qu'il n'avoit ni maître ni interprète, il avoit affaire à des peuples si grossiers qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signes ; soit en-

fin de l'éloignement des peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des pays marécageux et inondés, tantôt dans des terres brûlantes; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc et les flèches en main, et qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage : tout cela, joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où, en effet, il ne fut pas long-temps sans rétablir tout-à-fait sa santé. Eloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'esprit; il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser; car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens : c'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand, et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra ne fut pas de longue durée. Le gouverneur de la ville, s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la conversion des Chiriguanes, engagea les supérieurs à y envoyer le père Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà et là dans le pays, et se partagent en diverses petites peuplades, comme les Moxes : leurs

coutumes sont aussi les mêmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement; ce qui faisoit juger au missionnaire qu'étant plus policés que les Moxes, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sut assez pour se faire entendre, et pour commencer ses instructions; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçoit, le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes, qui, en comparaison des Chiriguanes, lui paroissoient bien moins éloignés du royaume de Dieu.

En effet, il trouva les Moxes plus dociles qu'auparavant, et peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblèrent au nombre de six cents, pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux, de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la Mère de Dieu, et on l'a appelée depuis ce temps-là la Mission de *Notre-Dame de Lorette.* Le père Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille néophytes lorsqu'il lui arriva un nouveau

secours de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière de l'Evangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soin de son Eglise pour aller à la découverte d'autres nations auxquelles il pût annoncer Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitans ne sont guère capables de sentimens d'humanité et de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, et divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entre elles une haine implacable; ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du père Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples par ses manières douces et honnêtes, et il leur fit goûter insensiblement les maximes de la religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté dont il accompagnoit ses discours. Il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens et aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, et sans se précautionner contre la morsure des mosquites. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin,

il se fit barbare avec ces barbares, pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de *médecine* et de *chirurgie* fut un autre moyen en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit les médecines, qui lavoit et pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes ; et il faisoit tout cela avec un empressement et une affection qui les charmoient. L'estime et la reconnoissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues ; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de *la Sainte-Trinité*. Le père Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair et intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères et les points les plus difficiles de la religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs et d'autres coutumes, et s'assujettirent volontiers aux lois les plus austères de la religion. Leur dévotion éclatoit surtout dans ce saint temps auquel on célèbre le mystère des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit guère retenir ses larmes quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fidèles, et les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice

redoutable de nos autels ; et ce qu'il y eut d'admirable, vu leur grossièreté, c'est que le missionnaire vint à bout, par sa patience, d'apprendre à plusieurs d'entre eux à chanter en plain-chant le cantique *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apôtres, et tout ce qui se chante aux messes hautes.

Ces peuples étant réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ, le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement; sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés ne les replongeât dans les mêmes désordres auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse et de valeur, et il en fit des capitaines, des chefs de famille, des consuls, et d'autres ministres de la justice pour gouverner le reste du peuple. On vit alors ces hommes, qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles puissances, et se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens dont leurs fautes étoient punies. Le père Cyprien n'en demeura pas là. Comme les arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisserands, et d'autres ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail. Mais à quoi le saint homme pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du pays obligeant ses néophytes à s'absenter de temps

en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entre eux succomberoient sous le poids du travail s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue, il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin et par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux ; il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire ; il gravit les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent ; mais, sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission avec une partie du troupeau qu'il avait fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement

accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un temple à Jésus-Christ; car il souffroit avec peine que les saints mystères se célébrassent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'église que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet, il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, et qu'il apprît lui-même à ses Indiens la manière de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appela plusieurs; il ordonna aux uns de couper du bois; il apprit aux autres à cuire la terre et à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé. Quelques années après, l'église n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fidèles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande et plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle église fut élevée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration; et par la majesté du temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le père Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solennité : il y eut un grand concours de chrétiens et d'idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si au-

guste qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de catéchumènes que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du père Cyprien se tournèrent vers d'autres nations. Il savoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un peuple assez nombreux: il partit pour en faire la découverte; et, après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin, le septième, il découvrit une nation qu'on nomme la nation des Coséremoniens. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servis avec succès pour former des peuplades parmi les Moxes; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la nation des Cirioniens. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui et sur les néophytes qui l'accompagnoient: mais la douceur avec laquelle le père Cyprien les aborda leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque temps parmi eux; et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une nation

qu'on appelle la nation des Guarayens. Ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres nations par leur férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes ; ils les prennent vivans, s'ils peuvent ; ils les entraînent avec eux, et les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des âmes dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent partout la consternation et l'effroi. Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du père Cyprien : les néophytes, s'apercevant à leur langage qu'ils étoient d'une nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie; et ils l'eussent fait, si le Missionnaire ne les eût arrêtés, en leur représentant qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier et de réunir toutes les nations des gentils; que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumière de l'Évangile, et qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses; et eux, par reconnoissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là

qu'on lui fit connoître plusieurs autres nations du voisinage, entre autres celles des Tapacures et des Baures. Le Missionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, et promirent tout ce qu'il voulut; mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, et reprirent leurs premières inclinations. Dans un autre voyage que le Père fit dans leur pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens qu'ils étoient prêts à égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare; et eux, de leur côté, engagèrent leur parole de manière à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris, à son retour, de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient dévorés. Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, et les emmena avec lui à son église de la Trinité, où, après avoir été instruits des vérités de la foi, ils reçurent le baptême. Quelque temps après, ces nouveaux fidèles allèrent visiter des peuples si cruels; et, mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les Moxes.

Comme le christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens qui se soumettoient au joug de la foi, on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. L'éloignement de Lima et des autres villes espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein. Les Missionnaires avoient

souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéroient d'y réussir, lorsque le père Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible. Il avoit ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, et qu'une troupe d'Espagnols, commandés par don Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques néophytes pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, et les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes. Il courut beaucoup de dangers, et eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, et que d'épaisses forêts et des rochers escarpés rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux et glissant, et voyant à ses pieds de profonds abîmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent, épuisé de fatigue, et ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim et de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses désirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa, comme au hasard, un bois épais, et arriva sur la cime d'une montagne, d'où il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collége le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les Moxes, il ne falloit pas plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le père Cyprien venoit de tracer. On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le missionnaire. Il se voyoit près d'une des maisons de sa compagnie: il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées: son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis, après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs; mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur-le-champ il retourna à sa mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peine, se dérobant par là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers néophytes, loin de prendre les petits soulagemens

qu'ils vouloient lui procurer, et dont, après tant de fatigues, il avoit si grand besoin, il ne songea qu'à aller découvrir la nation des Tapacures, qui lui avoit été indiquée par les Guarayens. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les Moxes, avec qui ils ne faisoient qu'une même nation; mais les dissensions qui s'élevèrent entre eux furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les Tapacures à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Moxes gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus leste, ils ne se défendent guère de ceux qui les attaquent que par la vitesse, avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux. Le père Cyprien alla donc visiter ces infidèles: il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les missionnaires qui leur seroient envoyés, et d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses, qu'à certain temps de l'année elles recevoient des hommes chez elles, qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient, qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, et qui fit le plus de plaisir au père Cyprien, fut celle des Baures. Cette nation est plus civilisée que celle des Moxes: leurs bourgades sont fort nombreuses; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice; chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays: ils dressent dans les grands chemins des espèces de trappes, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres, et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expériences, pour en faire des capitaines, à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes: une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que partout ailleurs: on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croîtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée. Le père Cyprièn pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades. Partout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paroissoient goûter la loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux néophytes, qui l'accompagnoient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de

tambours dans une peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils pressèrent le missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays et du génie léger et inconstant de la nation, ce bruit des tambours et ce mouvement des Indiens armés présageoient quelque chose de funeste pour eux.

Le père Cyprien s'aperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit; et, ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses néophytes, qu'il rencontra une compagnie de Baures armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâtèrent le pas, et le Père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches; et les Baures, ayant atteint ce saint homme, se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une manière si cruelle. Enfin un de ces barbares, lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache, dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le père Cyprien Baraze, le 16

de septembre de l'année 1702, qui étoit la soixante-unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans et deux mois et demi à la conversion des Moxes. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre la fête des saints Corneille et Cyprien ; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des âmes, ne lui faisoient trouver rien d'impossible; sa mortification alloit jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes et un rude cilice, dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône. Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti son église, il le prenoit toujours assis au pied de l'autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes, ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant. Les missionnaires ont coutume, quand ils naviguent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui, il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire. On sait

combien la persécution des mosquites est insupportable ; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse que l'air en est obscurci comme d'une nuée épaisse ; le père Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures. Les sentimens humbles qu'il avoit de lui-même l'avoient rendu comme insensible aux injures et aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des missionnaires ; ils se crurent obligés de l'avertir que des chrétiens qui respectoient si peu son caractère étoient punissables, que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, et que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées ; il leur répondoit, avec sa douceur ordinaire, que Dieu sauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

Lettre (extrait) *du Père Guillaume d'Étré au Père Joseph Duchambge.*

A Cuença, le 1er juin 1731.

Mon révérend Père, je ne sais comment il s'est pu faire que, depuis vingt-trois ans que je suis dans ces missions de l'Amérique méridionale, je n'aie point reçu de vos lettres, et que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. J'espère que celle-ci vous parviendra; et pour suppléer au détail que je vous faisois dans les précédentes, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces nations infidèles, et des diverses peuplades chrétiennes qui se forment sur l'un et l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la rivière des Amazones.

Ce fut l'année 1708 que j'y arrivai; et mon premier soin fut d'apprendre la langue *del inga*, qui est la langue générale de toutes ces nations. Quoique cette langue soit commune à tous les peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve, cependant la plupart de ces nations ont leur langue particulière, et il n'y en a que quelques-uns dans chaque nation qui entendent et qui parlent la langue dominante. Aussitôt que je commençai à entendre et à parler la langue *del inga*, on me confia le soin de cinq nations peu éloignées les unes des autres; savoir, des Chayabites, des Cavapanas,

des Paranapuras, des Muniches et des Ottanaves. Ces nations habitent le long de la rivière Guallaga, assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve Maragnon. Après avoir passé sept ans, avec beaucoup de consolation parmi ces peuples, à les instruire des vérités du salut et à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes, un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle; et je l'aurois cru bien au-dessus de mes forces, si je n'avois été persuadé que, quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place, il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma supérieur-général et visiteur de toutes les missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, et sur toutes les rivières qui, du côté du nord et du midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve.

J'eus la consolation d'apprendre, dans mes premières excursions, que quatre nombreuses nations infidèles paroissoient disposées à écouter les missionnaires et à embrasser la foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'idolâtrie, et se convertirent, les unes plus tôt, et les autres plus tard, de la manière que je vais vous le raconter. Ces nations sont les Itucalis, qui demeurent sur les bords d'une rivière nommée Chambira Yacu, laquelle vient se rendre dans le Maragnon; les Yameos, qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du nord; les Payaguas et les Iquiavates, qui habitent le long de la rive orientale de la grande rivière Napo, laquelle se jette, comme les autres, dans le Maragnon. Ceux qui marquèrent le plus d'empressement pour se soumettre à l'Evangile

furent les Itucalis. Ils allèrent d'eux-mêmes visiter les églises des peuplades chrétiennes ; ils demandèrent avec instance un missionnaire ; ils promirent de bâtir au plus tôt une église semblable à celles qu'ils voyoient, avec une maison pour le Père qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'église et la maison achevées. Je demeurai un grand mois avec eux, et ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous les jours, matin et soir, ils venoient réciter les prières, et entendre l'instruction que je faisois aux uns en leur propre langue, et aux autres en la langue générale del inga. Je conférai le baptême aux enfans que leurs parens me présentèrent, et à environ deux cents adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs compatriotes, en leur promettant que je reviendrois bientôt les voir, et donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir. Ces peuples sont plus sévères dans leurs mœurs et sont moins opposés au christianisme que les autres infidèles : malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la polygamie, qui est en usage parmi presque toutes ces nations, n'est point permise chez eux, et ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, et le missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce sacrement selon les cérémonies de l'Eglise. Les Yameos, qui sont à une journée plus bas dans

les forêts voisines du Maragnon, ayant eu occasion de fréquenter une nation toute chrétienne de leur voisinage, demandèrent pareillement un missionnaire. Le père qui a la conduite des Omaguas les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes, et donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre évènement, que je vais rapporter, donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la province des Yquiavates et des Payaguas, qui habitent les terres arrosées par la grande rivière de Napo. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infidèles avoient séduit et débauché un assez bon nombre de nos néophytes, et les avoient entraînés avec eux dans leurs habitations qui sont le long de la rivière Ucayalle. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur, et mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi seul au milieu de ces barbares? C'eût été me livrer témérairement et sans fruit à leur fureur. J'étois dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols, à la tête desquels étoit le capitaine Cantos, s'offrirent de m'accompagner avec une escorte d'Indiens chrétiens, capables de se faire respecter des infidèles. On fixa le jour du départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formoient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs sabres et de leurs fusils; les Indiens portoient

leurs armes ordinaires, qui sont la lance, l'arc et les flèches. Nous descendîmes ainsi le fleuve Maragnon en fort bon ordre. Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Ucayalle, qui se jette dans le Maragnon du côté du midi, je reçus une lettre du père Louis Coronado, missionnaire des Payaguas, qui déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les Yquiavates lui avoient député trente Indiens de leur nation, pour le prier, ou de venir lui-même chez eux, ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir, afin que le père qui leur seroit destiné trouvât tout prêt à son arrivée, et qu'il n'eût plus qu'à les instruire; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection; qu'après les avoir bien régalés, il leur avoit fait présent de ferremens, de couteaux, de fausses perles, de pendans d'oreilles, d'hameçons et d'autres bagatelles semblables, qui sont fort estimées de ces peuples; qu'en les renvoyant, il leur avoit confié son domestique espagnol, nommé Manuel Estrada, pour les aider à bâtir leur église; que ces perfides, séduits et incités par quelques Indiens de la rivière Putumayo, soulevés contre les pères Franciscains, leurs missionnaires, avoient tué cet Espagnol en trahison; que lui-même étoit comme assiégé dans son quartier, avec un frère Franciscain et vingt-cinq néophytes, sans oser paroître au-dehors, et qu'on étoit obligé de faire tour à tour sentinelle et être éternellement au guet, pour éviter toute surprise de la part de ces barbares; qu'enfin ils se trouvoient dans un danger très-pressant, et qu'il me prioit

instamment de venir au plus vite à leur secours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussitôt débarquer les troupes qui la composoient, et les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, et je leur en expliquai le contenu en langue del inga. L'indignation fut générale, et tous s'écrièrent qu'il n'y avoit point à délibérer, et que, sans perdre un seul moment, il falloit se rembarquer, pour aller délivrer le missionnaire, et venger la mort de l'Espagnol. Comme je vis les Indiens fort animés à la vengeance, je pris à part le capitaine, et je le priai de ne pas souffrir qu'on répandit le sang de ces malheureux; qu'à la bonne heure on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité, mais qu'il falloit user de bonté et de clémence, pour adoucir leur naturel et les gagner à Jésus-Christ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi chrétienne, mais par la vertu de la croix; que c'est pour cela que, dans nos courses apostoliques, nous la portons pendue au cou, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces infidèles que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, et avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'Evangile; qu'enfin il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, et encore moins de condamner à mort les coupables, mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes et de les faire conduire à la ville de Quito, où leur procès de-

voit s'instruire et se juger. Le capitaine, qui étoit plein de zèle et de piété, entra sans peine dans mes vues, et me promit de s'y conformer.

Nous nous embarquâmes sur l'heure, et nous dirigeâmes notre route vers la rivière de Napo. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille, comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots, où seroient cinquante Indiens avec leur chef espagnol, formeroient l'avant-garde; qu'un pareil nombre de canots feroient l'arrière-garde; que les trente canots qui restoient seroient le corps de bataille, et que les chasseurs et les pêcheurs destinés à fournir les vivres seroient à couvert par l'arrière-garde. Ces précautions sont nécessaires quand on navigue sur ce grand fleuve, pour n'être pas insulté par ces barbares, lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui règnent le long du fleuve, et vous attendent au passage pour fondre tout à coup sur vous, s'ils s'aperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes. Après trois semaines de navigation, nous arrivâmes à la vue de la peuplade des Payaguas. Dès que nous fûmes aperçus du père Coronado et des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regardèrent comme des anges descendus du ciel, qui venoient à leur secours, et ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluèrent. On leur répondit par sept coups de fusil, et par les fanfares des tambours, des trompettes et des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le capitaine ordonna que les cinquante

canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, et s'avanceroient beaucoup plus haut que la peuplade; que tous les canots aborderoient tous à la fois, chacun selon son rang; et qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iroient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place qui est vis-à-vis l'église. Le père Coronado nous attendoit revêtu de sa chape: et, après nous avoir conduits à l'église, et nous avoir présenté de l'eau bénite, il entonna le *Te Deum* en actions de grâces, que les chantres indiens continuèrent au son des tambours et des trompettes. Cependant notre petite armée étoit sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les Payaguas, qui n'avoient jamais rien vu de semblable, et jeta parmi eux la consternation. Leurs caciques et plusieurs d'entre eux vinrent tout tremblans de peur se jeter à mes pieds, et me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever, et les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contre eux, et que cette troupe de guerriers n'étoient venus sur leurs terres que pour châtier les Yquiavates leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance; que, pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur Missionnaire, et qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis et des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux Yquiavates,

et qu'il étoit à craindre que, si ces barbares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite et ne s'enfonçassent dans leurs épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les Payaguas, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas, et de partir ensuite. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le père Coronado; nous nous confessâmes l'un l'autre, et ce fut pour lui une grande consolation, par ce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de Missionnaire: ce n'en étoit pas une moindre pour moi; car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, et je voulois me préparer à tout événement. Aussitôt après le dîner nous nous embarquâmes, et le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans celle de Napo, où il falloit faire environ une lieue avant d'arriver au village des Yquiavates. Dès la première pointe du jour, nous entrâmes dans cette rivière en grand silence, et avec les précautions nécessaires contre les différens stratagèmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, et de les faire tomber sur les navigateurs. C'est le stratagème que les Indiens de Darien vers Panama employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglais. Ainsi, pour naviguer avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la rivière, vingt-cinq d'un côté et vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, et qu'on n'y découvroit aucun in-

fidèle, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur village. Alors le capitaine défendit sous les peines les plus rigoureuses de tuer aucun de ces infidèles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa propre vie ; il voulut qu'on se contentât de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que les Espagnols, chacun à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le village par cinq endroits différens. Pour moi, je restai dans les canots avec un Espagnol et cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place sans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, et s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avoient laissé les feux allumés, et la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le capitaine, résolu de poursuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vite sa petite armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols et cent Indiens; et lui en personne, avec deux cents Indiens et deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partit vers midi, afin de suivre les traces de ces barbares. Pendant ce temps-là, nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir (car ici les jours et les nuits sont presque toujours égaux), nous vîmes arriver un parti de nos chrétiens, qui nous amenoit une prise de ces infidèles, ayant tous les mains liées, et étant attachés deux à deux. Les femmes et les enfans étoient entièrement nus. Je députai aussitôt un exprès au Missionnaire des Paya-

guas, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes, ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique qui avoit la forme d'une dalmatique, et qui étoit faite d'une écorce qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay une pièce dans le cabinet de notre bibliothèque.

Aussitôt que ces barbares furent en ma présence, ils se jetèrent à genoux : « Nous sommes vos esclaves, me dirent-ils en fondant en larmes; nous vous prions d'obtenir notre grâce des Espagnols, afin qu'ils ne nous fassent pas mourir, d'autant plus que nous avons déjà fait justice de celui qui a tué l'Espagnol, et que le père des Payaguas nous avoit envoyé. » Je leur répondis qu'ils pouvoient s'assurer de la grâce qu'ils demandoient; que je n'étois pas venu dans leurs bois pour les faire esclaves, mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui est mort pour leur donner la vie; que s'ils vouloient m'écouter, je les instruirois des vérités du salut, et que par le baptême je leur procurerois le plus grand bonheur auquel ils pussent aspirer, puisque je les mettrois dans la voie qui conduit au ciel; qu'au reste ils n'avoient rien à craindre, et qu'ils ne manqueroient de rien; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avoient vu sortir la foudre et le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu. Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient,

deux à deux, et on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des sentinelles autour des prisonniers et aux quatre coins du quartier, et moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos. Le lendemain vers midi, les trois autres partis de nos Indiens nous amenèrent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingts, qu'on joignit aux premiers, dans un quartier couvert et bien fermé de tous côtés; je fis venir deux ou trois des principaux, et leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre: ils nous y conduisirent, le capitaine et moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré; la terre étoit encore toute rouge de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps. Ils nous répondirent, en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avoient mangé. « Mais du moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête et les os que vous avez rongés. » Ils nous menèrent derrière la maison du cacique infidèle, où nous trouvâmes la tête, les côtes et les autres ossemens épars de côté et d'autre. On voyoit un grand trou derrière la tête, ce qui marquoit qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens; et, après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlèrent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des morts; après quoi j'envoyai les précieux restes de ce bon Espagnol, qui avoit perdu la vie pour la

cause de Dieu, au Missionnaire des Payaguas, dont il étoit le domestique, afin qu'il les fît enterrer dans son église.

Ces peuples, comme vous voyez, mon révérend Père, sont de vrais anthropophages qui se nourrissent de chair humaine. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre et attaquer un parti de leurs ennemis, et, en ayant tué jusqu'à cinquante, ils les coupèrent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur village, et en firent un grand festin. Un de ces Indiens qu'on nomme *Encabellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, et, me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'os de la jambe de son frère, que ces barbares avoient tué et dévoré, et qu'il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts, mais pour convertir les vivans et leur faire connoître le Créateur et le Maître souverain du ciel et de la terre, qui défend de semblables excès. Un autre me raconta que, peu de jours avant notre arrivée, un de ces barbares, voyant que sa femme étoit fort grasse, et qu'elle ne lui rendoit aucun service, parce qu'elle ne savoit ni faire la cuisine ni préparer la boisson, la tua et en régala ses amis, leur disant que, puisque sa femme, pendant sa vie, n'avoit été propre qu'à l'ennuyer, il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de là quel est l'aveuglement et la cruauté de ces peuples. Cependant leurs âmes doivent nous être infiniment chères, puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jésus-

Christ, et nous ne saurions trop faire ni trop souffrir pour leur conversion et leur salut.

L'après-midi, notre capitaine, ayant appris qu'une nombreuse troupe d'Yquiavates s'étoit réfugiée dans les bois, vers une autre rivière, envoya quatre partis indiens à leur poursuite. Dès le lendemain il amenèrent quatre-vingt-dix de ces barbares, qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme et les enfans du principal cacique, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol, et qu'au contraire il s'y étoit opposé, on ne doutoit point, ou qu'il ne vînt lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme et ses enfans. Nous restâmes deux jours à attendre cette députation; mais, voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au capitaine que deux cents prisonniers, qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, et leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat. Le capitaine fut de mon sentiment: ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, et avec toute la provision de maïs et de racines, qu'ils nomment yuca, nous abandonnant pour le reste à la Providence et au soin de nos chasseurs et de nos pêcheurs qui ne nous ont point manqué. Le père Coronado vint avec nous pour se rendre à son autre mission des Omaguas. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle-Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans diverses peuplades chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire et en faire de vertueux néophytes: en effet, au bout de deux ans, je les trouvai assez

instruits et assez fermes dans leur foi pour croire que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux missionnaires que je leur donnai, et ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles églises bien bâties, et un grand nombre de néophytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infidèles de la même nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, et mener comme eux une vie chrétienne.

Tandis que de nouvelles chétientés s'établissoient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes missions étoient désolées par les irruptions des Portugais, qui, entrant bien avant dans les terres espagnoles, ravageoient et pilloient nos peuplades, et enlevoient nos néophytes pour en faire leurs esclaves; nous en écrivîmes à la cour d'Espagne, et nous suppliâmes très-humblement Sa Majesté d'ordonner à ses plénipotentiaires, qui devoient se rendre au congrès de Cambrai, de régler et de fixer avec les ministres de Portugal les limites des terres appartenant aux deux couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, et que nos néophytes pussent jouir d'un repos et d'une tranquillité si néçessaires pour les maintenir dans la religion et la piété.

Notre requête eut son effet; car il vint aux Portugais un ordre, de la part du roi leur maître, de se retirer des terres de nos missions, et de nous laisser tout le pays libre jusqu'à Rio-

Negro. Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'audience de Quito dépêcha un capitaine à la tête de cent soldats pour chasser les Portugais de nos terres, il y réussit, et fit quelques prisonniers qu'il conduisit à Quito; mais ce capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une forteresse et d'y laisser des soldats, les Portugais revinrent de nouveau, enlevèrent les ornemens et les cloches de deux de nos Eglises; et, s'étant saisis d'un de nos missionnaires et de quelques Espagnols, ils les menèrent prisonniers au grand Para, d'où ensuite ils les envoyèrent à Lisbonne. Il vint ensuite un second ordre du roi de Portugal, qui enjoignoit à ses sujets, habitans de Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, et de ne point pousser leurs conquêtes au-delà de Rio-Negro; ils y ont bâti une fort belle forteresse.

Le père Samuel Fritz, missionnaire aux Xiberos, mourut à peu près dans le même temps: il étoit âgé de soixante et quinze ans; il en a passé quarante-deux dans ces pénibles missions, dont il a été supérieur-général. Vingt-neuf nations barbares lui sont redevables de leur conversion à la foi. Je comptois succéder à cet ancien missionnaire; mais notre révérend père général me nomma recteur du collége de Cuença, ville qui est, après Quito, la principale de la province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits et en légumes; les animaux qu'on y a transportés d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards,

de chevaux et de mules. L'air y est tempéré, et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites, et au milieu de chacune coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la rivière voisine. Il y a trois paroisses : la principale compte, parmi ses paroissiens, cinq mille Espagnols et trois mille métis ; les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre église, qui est fort belle, il y en a quatre autres; savoir, de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins et de religieux de la Merci ; on y voit aussi deux églises assez jolies, l'une de religieuses de la Conception, et l'autre de Carmélites. Nos occupations sont presque continuelles.

Je suis, etc.

Lettre (extrait) *du père Pierre Lozano au père Bruno de Morales.*

On a reçu de Lima et de Callao les nouvelles les plus funestes. Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à Lima avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, et le ravage si universel qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que vingt-cinq maisons sur pied : cependant, par une protection particulière de la Providence, de soixante mille habitans, dont la ville étoit composée, il n'en

a péri que la douzième partie, sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle. Il est peu d'exemples dans les histoires d'un événement si lamentable, et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites, généralement tous les autres édifices abattus, et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à l'ébranlement, si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la cathédrale, l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef, l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches, et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte et les chapelles, et toute l'église a été si bouleversée qu'on ne pourra la rétablir sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques églises qu'avoient ici différens religieux. Celles qui ont le plus souffert sont celles des Augustins et des Pères de la Merci. A notre grand collége de Saint-Paul, les deux tours de l'église ont été ébranlées du haut en bas ; la voûte de la sacristie et une partie de la chapelle de Saint-Ignace sont tombées. Le dommage a été à peu près égal dans toutes les autres églises de la ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monastères et les hôpitaux. Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices pouvoient se com-

parer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces églises des richesses immenses, soit en peinture, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendoit encore plus précieux. Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint-Sébastien on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du tabernacle, qui est demeuré fermé, sans que la sainte hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'église des Orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés et l'hostie entière. Les cloîtres, les cellules des maisons religieuses des deux sexes sont totalement ruinés et inhabitables. Au collége de Saint-Paul, dont j'ai déjà parlé, des bâtimens tout neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état. La maison du noviciat, son église, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos pères, ayant sauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'église, s'est cassé le bras en trois endroits. La chute des grands édifices a entraîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite; mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres, courant dans les rues, étoient écrasés par la chute des murs: ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un

lieu à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures; ceux-là ont enfin trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place. Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait construire sur le pont le marquis de Villagunera, dernier vice-roi de ces royaumes, et au haut duquel il avoit fait placer une statue équestre de Philippe V, cet ouvrage si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture a été renversé et réduit en poudre. Le palais du vice-roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermoit les salles de la chancellerie, le tribunal des comptes, la chambre royale et toutes les autres juridictions dépendantes du gouvernement, a été tellement détruit qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le tribunal de l'inquisition, sa magnifique chapelle, l'université royale, les colléges et tous les autres édifices de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été. C'est un triste spectacle, et qui touche jusqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sait si l'on ne sera pas forcé de rétablir la ville dans un autre endroit, quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui ont le plus ému la compassion, c'est la triste situation des religieuses qui se trouvent tout à coup sans asile, et qui, n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la ville, ont perdu dans

un instant le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens, ou la charité des fidèles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules Récollettes ont voulu demeurer dans leur monastère ruiné, s'abandonnant à la divine Providence. Chez les Carmélites de Sainte-Thérèse, de vingt-une religieuses il y en a eu douze d'écrasées avec la prieure, deux converses et quatre servantes; à la Conception, deux religieuses, et une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains et les Augustins, il y a eu treize religieux tués, deux chez les Franciscains, deux à la Merci. Il est étonnant que, toutes ces communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre noviciat plusieurs esclaves et domestiques écrasés; mais aucun de nos pères, dans nos différentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les pères Agonisans, les frères de Saint-Jean-de-Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte-Anne, fondé par le premier archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation qui paroît être la plus fidèle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y règne un plus grand air de sincérité, et que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec

tout ce qui a été écrit de ce pays-là. Parmi les morts il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme don Martin de Olivade, son épouse et sa fille, qui, étant sortis de la maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui seroit arrivé aucun mal s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées. Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre sainte. On n'osoit approcher des églises, dans la crainte que causoient les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues. Mais, pour remédier promptement à ce désordre, le vice-roi a convoqué la confrérie de la Charité, qui, aidée des gouverneurs de police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les églises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plus tôt la ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écrasés qui pour-

rissent, et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, et n'y ayant pas un seul grenier ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de Callao. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima. Il n'y a eu d'abord que quelques tours et une partie des remparts qui aient résisté à l'ébranlement. Mais, une demi-heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer et à se reconnoître, tout à coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port; lançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; renversant tout ce qu'il y avoit de maisons et d'églises; submergeant tous les habitâns: de sorte que Callao n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne sauroit distinguer le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes et quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore. On comptoit à Callao six maisons de religieux, une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins, une de Jésuites et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains six de leurs religieux de Lima, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercices d'une octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable

au Seigneur. Les Franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima, qui étoient venus recevoir le commissaire-général de l'ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces religieux ont péri misérablement; et de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'est sauvé que le seul père Arizpo, religieux augustin. Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille, tant habitans qu'étrangers, et il n'y a eu que près de cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire don Joseph Marso y Velasco, vice-roi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à Lima qu'à Callao, passe onze mille.

On a appris, par quelques-uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitans de cette dernière ville, s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-temps au-dessus des eaux, mais que le choc et la force des vagues les avoient brisés la plupart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville, se voyant tout à coup enveloppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir, ces portes, à quoi cette précaution auroit-elle servi, sinon à les faire périr plus tôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toutes parts? Quelques-uns se sont jetés par-dessus les murailles pour gagner quelque barque; entre autres le père Yguanco, de notre

compagnie, trouva moyen d'aborder au navire nommé l'Assembro, dont le contre-maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais, vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de Callao, et le jésuite y périt. Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, et plusieurs voix d'ecclésiastiques et de religieux, qui exhortoient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne sauroit donner trop d'éloge au zèle héroïque du père Alphonse de los Rios, ex-provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : « Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le ciel qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple et pour le salut de tant d'âmes ? » Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant, avec une charité si pure et si désintéressée, les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté à plus d'une lieue par-delà Callao, plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers Lima ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires, grands et petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le vice-roi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire el Scorro, qui consistoit en blé et en suif, et qui a été d'un grand secours pour la ville de Lima.

On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre *le Saint-Firmin*, mais la chose a paru impossible. Enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'église des Augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue. Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de Callao, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cete île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage se sont trouvés après l'éloignement des eaux, et le vice-roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à Callao est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de Lima des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplis de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornemens des églises, où tout éclatoit en or et en argent; les arsenaux et les magasins du roi, qui étoient pleins; tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme excessive; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cents millions.

Pendant cette affreuse nuit qui anéantit Callao, les habitans de Lima étoient dans de con-

tinuelles alarmes, à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs, et parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance étoit dans la ville même de Callao, où ils se flattoient de trouver un asile et des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que Callao n'étoit plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle furent des soldats que le vice-roi avoit envoyés pour savoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans Lima. On étoit sans ressource ; les tremblemens continuoient toujours, et l'on en compta, jusqu'au 29 novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les prédicateurs et les confesseurs se partagèrent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables, et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la pénitence. Le vice-roi se montra partout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés citoyens. On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à Lima, dans son malheur, un vice-roi aussi plein de zèle, d'activité et de courage. Il a fait voir, en cette occasion, des talens supérieurs et des qualités surprenantes : c'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui, la faim auroit achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de Callao

étoient perdus ; tous les fours étoient détruits à Lima ; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés. Dans ce péril extrême, le vice-roi ne se déconcerta point ; il envoya à tous les baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plus tôt les grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers ; il fit travailler jour et nuit pour remettre les fours et les moulins en état ; il fit rétablir tous les canaux, aquéducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point ; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, et il chargea les deux consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres. Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des officiers à Callao pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du roi, et il a mis des gardes à l'hôtel de la Monnoie, pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, et que la mer y rejetoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent, il donna sur-le-champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les officiers les retirassent et en tinssent un registre exact, où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit ; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier, de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes ; et, pour se faire obéir en ce point important, il fit

dresser deux potences à Lima et deux à Callao, et quelques exemples de sévérités faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de Callao, le vice-roi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de miliciens ; cependant il ne laissa pas de doubler partout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, et surtout des nègres et des esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit rôder incessamment dans la ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on n'allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivoit. Il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cents coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions, aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on faisoit la procession de Notre-Dame de la Merci, tout à coup il se répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle étoit déjà près de Lima. Sur-le-champ voilà tout le peuple en mouvement : on court, on se précipite ; il n'est pas jusqu'aux religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs cloîtres, fuyant avec le peuple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des

fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthélemy; on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général il n'a péri qu'un seul homme, don Pedro Landro, grand trésorier, qui, en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué. Le vice-roi, qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussi-tôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques monastères de religieuses, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui présenter le triste état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au gouverneur de police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande et plusieurs autres de cette nature ont engagé le vice-roi à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans de la réédification de cette ville, et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération est M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé

par le roi de France pour découvrir la figure de la terre, et qui depuis quelque temps occupe, par ordre du vice-roi, la charge de professeur de mathématiques à Lima, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le vice-roi, surtout dans les circonstances de la guerre actuelle, étoit le fort de Callao, qui est la clef de ce royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans Lima, il s'est transporté avec M. Godin à Callao, pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, et y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu. Au reste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté jusqu'à Canneto, et de l'autre jusqu'à Chancay et Guaura. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le vice-roi a ordonné qu'on le rétablît au plus tôt; on ne sait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de Lima et de Callao. Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

Lettre (Extrait) *du révérend Père de la Laguna.*

Il y avoit déjà quelques années que Dieu, par une vocation spéciale, et par un effet singulier de sa miséricorde, m'appeloit à la conversion des Indiens qu'on appelle Pulches et Poyas, qui sont vis-à-vis de Chiloé, et de l'autre côté des montagnes, aux environs de Nahuelhuapi, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ quarante-deux degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du révérend père Nicolas Mascardi avoit fait naître et augmentoit toujours en moi le désir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé; et, comme le sang des martyrs est fécond, je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirois après cette chère Mission, lorsque la Providence permit que mes supérieurs me nommassent vice-recteur du collége de Chiloé, et m'ordonnassent de venir à Santiago, capitale du Chili, pour quelques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les supérieurs à me faire venir à Santiago. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de Chiloé un vaisseau qui faisoit voile pour Val-Paraysso, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, et je communiquai au révérend Père provincial le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle Mission à Nahuelhuapi. Il approuva ma

résolution, et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Mais il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois rien faire sans l'agrément du gouverneur du Chili, et ce seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs qu'on n'avoit pu soutenir, soit parce que, le trésor du roi se trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle Mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à N.-S., qui est le maître des cœurs, et je promis de dire trente messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenois la permission du gouverneur; je mis même cette promesse par écrit; mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insu, au gouverneur. Quelques jours après, ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à N.-S., je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le gouverneur. Je dis même, en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au palais, et que je ne retournerois pas au collége sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de monsieur le gouverneur, qui lisoit le papier de ma promesse, qu'on lui avoit mis entre les mains; et sans attendre que je lui parlasse : « Allez, mon Père, me dit-il, votre affaire est faite, j'y donne vo-

lontiers les mains; et soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres et les intentions du roi mon maître. Allez gagner des âmes à Jésus-Christ, mais souvenez-vous de prier Dieu pour Sa Majesté et pour moi. » Je dois vous avouer ici que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; et dès lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines et des fatigues que je devois essuyer pour son amour, dans le voyage que j'allois entreprendre pour me rendre au lieu de ma mission. Ainsi, après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornemens d'église, des curiosités propres à faire de petits présens aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage, et je me mis en chemin au mois de novembre de l'année 1703, avec le père Joseph-Maria Sessa, que les supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cents lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au collége le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient; et par là je ne

vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom espagnol est si odieux qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté quand on a le malheur de tomber entre leurs mains; mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse, après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage et de santé, au terme désiré de ma Mission de Nahuelhuapi. Les caciques ou chefs, et les Indiens me reçurent comme un ange envoyé du ciel. Je commençai à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtît une église. Je visitai les principaux du pays, et je les invitai à venir s'établir auprès de moi pour fonder une petite bourgade, et pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le révérend père Nicolas Mascardi, assister aux offices divins et à l'explication de la doctrine chrétienne, avec une ferveur, une dévotion et une faim spirituelle qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la foi, et de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, et je baptisai quelques enfans du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencemens s'augmenta beaucoup par l'arrivée du père Joseph Guillelmo, que les supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du père Sessa. Nous concertâmes ensemble les

moyens les plus propres à établir solidement notre Mission, et nous résolûmes que, pendant qu'il resteroit à Nahuelhuapi pour y bâtir une petite église et une maison, j'irois à Baldivia solliciter la protection de monsieur le gouverneur en faveur des néophytes. J'engageai les caciques à écrire une lettre obligeante à ce gouverneur, pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'avril de l'année 1704 à Baldivia, avec ces députés, que monsieur le gouverneur Don Manuel Autesia reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, me donnant mille marques d'estime et de bienveillance, et me promettant de favoriser de tout son pouvoir ce nouvel établissement. Je ne restai à Baldivia qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'avril, avec les deux députés que monsieur le gouverneur chargea de sa réponse pour les caciques. En voici la teneur : « Messieurs, j'ai appris avec beaucoup de joie, par votre lettre et par le témoignage de vos députés, le bon accueil que vous avez fait aux Missionnaires de la Compagnie de Jésus, et de la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte religion. Ainsi, après avoir solennellement rendu grâce à Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon seigneur et mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années; c'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a

honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur et votre défenseur contre tous vos ennemis; c'est pourquoi, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié et une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; et comme j'espère que vous serez très fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes.

» A Baldivia, le 8 avril 1704.

» DON MANUEL DE AUTEFIA. »

A mon retour de Baldivia à Nahuelhuapi, je trouvai une église déjà bâtie, les néophytes pleins de ferveur, et plusieurs catéchumènes disposés à recevoir le baptême, par le zèle du père Jean-Joseph Guillelmo, mon compagnon. La lettre du gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi, nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison et jeté les fondemens d'une plus grande église, parce que les nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi est habité par deux sortes de peuples, dont les uns s'ap-

pellent Pulches, et les autres Poyas, il semble qu'il y ait entre eux de la jalousie et de l'aversion; car les Pulches ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter. Pour moi, qui connoissois la douceur et la docilité des Poyas, qui m'avoient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les Pulches n'agissoient que par passion. C'est pourquoi, quelques jours après, ayant assemblé les principaux de cette nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver également tous les hommes, sans acception de personne; que les ministres de Jésus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune nation, sans une injuste prévarication; qu'ils étoient envoyés pour instruire et baptiser tous les peuples; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut et la conversion des Poyas, qui étoient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume, et rachetés également par son sang précieux, qui avoit été versé pour tout le monde; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent sur-le-champ de ne se point opposer à l'instruction et à la conversion des Poyas.

Relation du voyage du père Florentin, de Bourges, missionnaire-capucin aux Indes orientales, par le Paraguay, le Chili, le Pérou, etc.

Ce fut du Port-Louis, le 20 avril de l'année 1711, que je mis à la voile pour les Indes. Divers incidens me conduisirent à Buenos-Ayres; comme c'est de là que commence la route extraordinaire que je fus contraint de prendre pour me rendre à la côte de Coromandel, c'est de là aussi que doit proprement commencer la relation de mon voyage.

A mon arrivée à Buenos-Ayres, je me trouvai plus éloigné de la côte de Coromandel, terme de ma mission, que lorsque j'étois en France; cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, et je ne savois à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs navires français à la côte du Chili et du Pérou. Il me falloit faire environ sept cents lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux français devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'espérance que j'avois d'y trouver quelque vaisseau, qui de là feroit voile à la Chine, et ensuite aux Indes orientales. Comme je me disposois à exécuter mon dessein, deux gros navires, que les Castillans appellent navios de registro, abordèrent au port; ils portoient un nouveau gouverneur pour Buenos-Ayres, avec plus de cent missionnaires jésuites, et quatre de nos sœurs

capucines, qui alloient prendre possession d'un nouveau monastère qu'on leur avoit fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller à Callao, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima ; c'est de ce port que les vaisseaux français vont par la mer du Sud à la Chine, et il me sembla que j'y trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, et je résolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir et la reconnoissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buenos-Ayres vers la fin du mois d'août de l'année 1712, et au bout de huit jours j'arrivai à Santa-Fé ; c'est une petite bourgade éloignée d'environ soixante lieues de Buenos-Ayres ; elle est située dans un pays fertile et agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de Corduba. J'avois déja marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à Santa-Fé disparurent tout à coup ; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle ; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi les détermina sans doute à prendre parti ailleurs. Dans l'embarras où me jeta cet accident au milieu d'un pays inconnu, et où je ne trouvois personne qui

pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à Santa-Fé, ayant soin de ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai me firent juger que c'étoit le chemin de Santa-Fé. Je marchai quatre jours, et je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts, sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrois personne dans ces bois déserts, je fus tout à coup saisi d'une frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il étoit difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim et de misère; mes petites provisions étoient consommées, et je savois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé, au lieu que dans ces bois je trouvois des ruisseaux et des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'autruche, et même du gibier dans les endroits où l'herbe étoit plus épaisse et plus haute. Je ne croirois pas, si je n'en avois été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de Buenos-Ayres et dans le Tucuman. Ceux qui font de longs voyages dans ce pays se servent ordinairement de chariots. Ils en mènent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage et le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces chariots sont couverts de cuir de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit et une table; les autres

chariots portent les provisions et les domestiques. Chaque chariot est traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays fait qu'on ne les épargne pas. Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte guère d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, et de la viande salée, car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de bœufs et de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, et quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur au voyageur qui se trouve engagé au milieu de cette troupe de bestiaux! il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarrasser. Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-Ayres chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande matanza, comme parlent les Espagnols; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, et même davantage, suivant la grandeur et le nombre des vaisseaux. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que, si l'on passe, trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, et une espèce de corbeau, différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré et consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton, au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre, sans sortir de son chariot, et sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il

en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, et, pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe; elles sont sèches, assez insipides, et presque aussi petites que des cailles. Quoiqu'au milieu de ces forêts, où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton. Je pouvois aisément faire du feu pour les cuire; les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le pays.

L'étendue de ces forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses et stériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude me faisoient regretter les bois d'où je sortois; et les bois où je m'engageois de nouveau, me faisoient bientôt oublier ceux que j'avois passés. Je continuai ainsi ma route, sans savoir à quel terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés. Ces lieux charmans me rappeloient les

idées que j'avois eues autrefois en lisant les Vies des anciens Solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts, où la Providence m'avoit conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais, comme je n'étois pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence. J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsque enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande rivière, d'où je découvris une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une vraie joie, m'imaginant que cette ville que je voyois pouvoit bien être Corduba, et qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorsque je croyois retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite; mais je fus bientôt détrompé : quelques Indiens que je rencontrai, me dirent, en langue espagnole, que c'étoit une peuplade du Paraguay, qu'on appeloit la peuplade de Saint-François-Xavier. Je me consolai de mon erreur, parce que je savois que les pères Jésuites ont soin de cette Mission, et que j'étois sûr de trouver parmi eux la même charité dont ils m'avoient donné tant de marques à Buenos-Ayres. Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, et j'allai droit à l'église : elle fait face à une grande place, où

aboutissent les principales rues, qui sont toutes fort larges et tirées au cordeau. Aussitôt que les pères apprirent qu'un religieux étranger venoit d'arriver, ils descendirent tous pour me recevoir ; ils me conduisirent d'abord à l'église, où le supérieur me présenta de l'eau bénite ; on sonna les cloches ; et les enfans, qui s'assemblèrent sur-le-champ, chantèrent quelques prières pour rendre grâces à Dieu de mon arrivée. Quand la prière fut achevée, on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir, et on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces révérends pères le dessein de mon voyage, les divers incidens qui m'avoient conduit à Buenos-Ayres, la manière dont je m'étois égaré dans le chemin de Santa-Fé à Corduba, ce que j'avois souffert dans les bois, et comment la Providence m'avoit conduit dans leur maison. « Dites plutôt la vôtre, me répondirent-ils obligeamment ; car vous êtes ici le maître, et nous n'omettrons rien pour vous délasser de vos fatigues. » Ils m'embrassèrent ensuite d'une manière si tendre et si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnoissance que par des larmes de joie. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette peuplade ; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, et j'y serois demeuré bien plus long-temps, si j'avois voulu me rendre à leurs instances. Cette communauté étoit composée de sept prêtres pleins de vertu et de mérite. La prière, l'étude, l'administration des sacremens, l'instruction des enfans et la prédication les occupoient continuellement, et ils n'avoient d'autre relâche que les entretiens qu'ils avoient ensemble après le repas;

encore étoient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions apostoliques, auxquelles ils se portoient avec un zèle admirable, aussitôt qu'on les appeloit.

La manière dont ils cultivent cette chrétienté, dite de Saint-François-Xavier, me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. La peuplade où j'étois est composée d'environ trente mille âmes. Un Missionnaire fait la prière du matin; on dit ensuite la messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans jusqu'à douze, vont aux écoles, où on leur enseigne à lire et à écrire, et les devoirs du christianisme. Les filles vont dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prières et le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, et tous les autres ouvrages dévolus au sexe. L'union et la charité qui règnent entre les fidèles de tous les âges est parfaite; comme les biens sont communs, l'ambition et l'avarice sont des vices inconnus, et on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matière sont très-rares : ils ne s'occupent que de la prière, du travail et du soin de leurs familles. Bien des choses contribuent à la vie innocente que mènent les nouveaux fidèles : premièrement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mystères et de tous les devoirs de la vie chrétienne; secondement, les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voient rien que d'édifiant; en troisième lieu, le peu de communication qu'ils ont avec les Eu-

ropéens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or et d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir; et quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potos, ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la cour d'Espagne; on le loge dans une maison destinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire; et les trois jours expirés, il doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête. Quatrièmement enfin, l'ordre établi par les premiers Missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces Missions. Dans toutes les peuplades, il y a un chef qu'on nomme *fiscal* : c'est toujours un homme d'âge et d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété et par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par noms et par surnoms, tous les habitans de la peuplade, les chefs de famille, les femmes, et le nombre des enfans. Il observe ceux qui manquent à la prière, à la messe, aux prédications, et il s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister. Il a sous lui, pour l'aider dans cette fonction, un autre officier qui s'appelle *teniente* : celui-ci est chargé du soin des enfans; sa charge principale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles, s'ils s'appliquent, et si les maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'église, pour les contenir dans la

modestie par sa présence. Ces deux officiers ont encore des subalternes, dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade est partagée en différens quartiers, et chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il se commet une faute, il en donne aussitôt avis au fiscal, qui fait ensuite son rapport aux Missionnaires; si la faute est secrète, on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer en lui-même; si c'est une récidive, on lui impose une pénitence conforme à la faute commise : mais si cette faute est publique et scandaleuse, la réprimande s'en fait en présence des autres fidèles. Les fervens chrétiens l'écoutent avec une attention et une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse, et ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, et par là on prévient bien des déréglemens. Tel est l'ordre qui s'observe pour la conduite spirituelle de cette chrétienté. Je serois infini, si j'entrois dans le détail de toutes les saintes industries que le zèle du salut des âmes inspire à ces Missionnaires, pour entretenir et augmenter la piété dans le cœur de leurs néophytes.

La manière dont s'administre le temporel a quelque chose de singulier, et je ne crois pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune mission. Avant que les pères jésuites eussent porté la lu-

mière de l'Evangile dans le Paraguay, ce pays étoit habité par des peuples tout-à-fait barbares, sans religion, sans lois, sans société, sans habitation ni demeure fixe; errans au milieu des bois ou le long des rivières, ils n'étoient occupés que du soin de chercher de quoi se nourrir eux et leur famille, qu'ils traînoient partout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle connoissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits sauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poisson que les rivières leur fournissoient en abondance, et des animaux qu'ils tuoient à la chasse, et ils ne demeuroient dans chaque endroit qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de quoi vivre. Les jésuites, animés de ce zèle du salut des âmes qui est de l'essence de leur institut, se répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde pour conquérir à l'empire de Jésus-Christ des peuples que la valeur de leurs compatriotes avoit déjà soumis à la monarchie d'Espagne. Ils pénétrèrent dans ces immenses forêts avec un courage à toute épreuve : il n'est pas aisé de concevoir quels travaux ils essuyèrent afin de rassembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer d'en faire des chrétiens; ils les suivoient dans leurs courses continuelles. La patience, la douceur, la complaisance de ces hommes apostoliques, firent enfin impression sur ces esprits grossiers; peu à peu ils devinrent dociles; ils écoutèrent les instructions qu'on leur faisoit; et la grâce, qui agissoit en eux, achevant l'ouvrage de leur conversion, un grand nombre se soumit au joug de

l'Evangile. Mais pour entreprendre quelque chose de solide, il falloit fixer l'inconstance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde et errante, et, pour les rassembler en société, leur en faire goûter les douceurs et les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les missionnaires : ils firent venir de Buenos-Ayres des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux et des mules ; ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps, qu'on eut bientôt ce qui suffisoit pour la subsistance des néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades ; on apporta de Buenos-Ayres tous les outils nécessaires, soit pour couper des bois et mettre en œuvre les pierres et les matériaux que le pays fournissoit, soit pour défricher et cultiver les terres. On fit provision de blé, de légumes et de différentes sortes de grains dont les terres pussent être ensemencées ; on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique et de la chaux ; on leur traça le plan des maisons qu'il falloit construire ; les missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ses ouvrages, et ils eurent la consolation de voir bientôt trois peuplades habitées. Ces nouveaux citoyens, animés de l'esprit de charité que la vraie religion inspire, et pressés par les sentimens d'un amour naturel, s'empressèrent de faire part à leurs parens et à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouissoient : ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartés, et ils ne revenoient jamais de leur course qu'ils n'amenassent avec eux un grand nombre d'infidèles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, et les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit, ap-

privoisoient insensiblement ces barbares. Tous les habitans s'empressoient à leur bâtir des maisons, tandis que les missionnaires les disposoient à recevoir la grâce du baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que, devenus eux-mêmes de nouveaux apôtres, ils alloient chercher leurs alliés et leurs amis pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on songea à en former de nouvelles : les chrétientés qui étoient déjà fondées fournissoient tout ce qui étoit nécessaire aux nouvelles qu'on vouloit établir ; et celles-ci, à leur tour, quand elles étoient bien établies, contribuoient aux besoins des autres qu'on avoit dessein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un siècle, on a réduit en plus de cent peuplades plusieurs milliers d'Indiens, qui sont parfaitement instruits des vérités chrétiennes, et dont les mœurs sont très-innocentes. Les missionnaires qui les gouvernent n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédécesseurs : ils avancent sans cesse du côté du nord, et font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Quand il arrive d'Espagne une recrue de missionnaires, le père provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir au milieu des forêts après ces barbares, et qui ont consumé leurs forces et leur santé dans des missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des chrétiens. Dans celle où j'étois il y avoit quatre de ces anciens missionnaires respectables par leur âge, et beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie :

j'étois surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier étoit chargé, et qui certainement occuperoit en Europe trois des ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des âmes. A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes et les murmures. A quelques-unes on assigna trente à quarante lieues aux environs; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans et la qualité du terroir. Dans chaque peuplade on examina la différence des terres, et à quoi elles étoient propres; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, et de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-Ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile; leur application et le génie qu'ils ont pour les arts mécaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit; avec le temps et l'expérience ils se sont perfectionnés, et il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles et les étoffes dont ils ont besoin; l'été ils s'habillent de toile de coton, et l'hiver ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable, car l'oisiveté est bannie de toutes les peuplades, lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles et d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-Aires, à Corduba et au Tucuman; l'argent qui se retire du débit de

ces marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe, et qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croît dans le Paraguay, et qui est fort en usage dans le Chili et dans le Pérou, à peu près comme le thé qui vient de la Chine l'est en Europe; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chère, puisqu'on ne la vend que trente sous la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic sont partagés également entre les habitans de la peuplade. Les maisons qu'ils se sont bâties eux-mêmes sont d'un seul étage; elles sont solides et sans nul ornement d'architecture, n'ayant eu en vue que de se garantir des injures de l'air. Celle des pères Jésuites est à peu près semblable, à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'église est vaste et magnifique; le dessein en est venu d'Europe, et les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierres de taille : le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens; les retables des autels sont d'un bon goût et tout dorés; la sacristie est bien fournie d'argenterie et d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étois. Cette église seroit certainement estimée dans les plus grandes villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre et la manière dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la peuplade : ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans les magasins publics; il y a des gens établis pour la garde de

ces magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les officiers qui ont l'administration des grains délivrent aux chefs des quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district, et ceux-ci les distribuent aussitôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse. Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs et de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci, après les avoir tués, font avertir les chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille à qui ils en distribuent à proportion du nombre des personnes qui la composent. Par là, on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette chrétienté ; on n'y voit ni pauvres ni mendians, et tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a, outre cela, dans chaque peuplade, plusieurs grandes maisons pour les malades ; les unes sont destinées pour les hommes et les autres pour les femmes. Comme les prêtres ne s'occupent que de l'instruction et de la conduite spirituelle de ces nouveaux chrétiens, il y a encore trois frères, dont l'un, qui a une apothicairerie bien garnie, prépare les remèdes nécessaires aux malades ; les deux autres président à l'administration du temporel, et observent si, dans la distribution journalière qui se fait à chaque famille, tout se passe avec la droiture et l'équité convenables.

Pendant le temps que je demeurai à Buenos-Ayres, j'avois entendu faire de grands éloges de

la mission du Paraguay; mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde chrétien de mission plus sainte. La modestie, la douceur, la foi, le désintéressement, l'union et la charité qui règnent parmi ces nouveaux fidèles, me rappeloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise, où les chrétiens, détachés des choses de la terre, n'avoient tous qu'un cœur et qu'une âme, et rendoient, par l'innocence de leurs mœurs, la religion qu'ils professoient respectable même aux gentils. J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi : je sentois même que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires; mais les ordres de la Providence m'appeloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces révérends pères la permission de partir; mais leur charité, ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter, m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours; enfin, ils se rendirent à mes instances, ils me donnèrent des guides pour me conduire, et un de leurs domestiques, chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la peuplade de Saint-Xavier jusqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cents lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par Saint-Nicolas et par la Conception, deux autres peuplades de la mision de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille âmes. Elles sont placées au bord d'une petite rivière, à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont

droites et bien alignées, les maisons solides et d'un seul étage. Les deux églises font face chacune à une grande place; elles sont grandes, bien bâties, et richement ornées. Les pères jésuites qui en ont la conduite me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades, comme dans toutes les autres de la mission, le même ordre que dans celle dont je viens de parler. On prendroit chaque peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une communauté religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une jacra qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres dont les rois d'Espagne récompensèrent les officiers et les soldats qui s'étoient signalés dans les conquêtes du pays. On trouve quantité de jacras dans toute l'Amérique; il y a dans chacune un petit village composé de maisons, de huttes et de cabanes, où demeurent les Cafres, et les autres esclaves qui cultivent les terres. Le maître de cette jacra me reçut fort bien; et comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'au terme de mon voyage, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, et j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un capucin, c'est certainement dans celle-ci : j'étois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces bonnes gens; il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, et de la promesse que je leur

fis de ne les pas oublier dans mes foibles prières.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint-Xavier; et moi, après m'être reposé un jour dans la jacra de ce gentilhomme espagnol, je pris la route de Corduba, où j'arrivai après huit jours de marche. Corduba est une ville assez considérable, et plus grande que Buenos-Ayres : elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau et assez fertile. Il y a un siége épiscopal et un chapitre, plusieurs maisons religieuses, et un collége de jésuites, qui rendent des services continuels au public, et qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le révérend père recteur du collége, qui me retint quatre jours dans sa maison.

De Corduba j'allai à la Punta. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent las Cordilleras. Un incident qui m'arriva dans le chemin me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-cinq lieues jusqu'à la Punta, et qu'on trouvoit sur la route quantité de jacras, je m'obstinai à ne point prendre de guide; je partis donc tout seul; et, après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays désert et sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, et je résolus de la passer sous un gros arbre qui étoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas et récité quelques prières, je ne

sais quel pressentiment me détermina à monter sur l'arbre ; je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture, et je commençois déjà à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre; je baissai aussitôt la tête, et j'aperçus, au clair de la lune, un gros tigre, lequel, après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élançoit le long du tronc, et faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps ; mais, voyant que ses tentatives étoient inutiles, et que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paroître, je regardai de tous côtés, et, m'étant bien assuré que cet animal avoit disparu, je descendis de l'arbre et continuai ma route. J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à la Punta. Je trouvai cette bourgade désolée par une maladie contagieuse, qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le curé du lieu, deux révérends pères dominicains, et plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte et abandonnée, et je pris la route de Mendoza, qui est éloignée de vingt-cinq lieues.

Mendoza est une ville assez grande, mais peu peuplée ; elle est située au pied des Cordillères, de cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut, lesquelles vont du nord au sud, et partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à Mendoza plusieurs maisons religieuses et un grand collége de pères jésuites,

elle dépend pour le spirituel de l'évêque de Santiago du Chili. J'arrivai dans cette ville vers midi, et comme je passois au milieu de la place, je rencontrai un ecclésiastique qui me salua fort honnêtement, et m'invita à dîner; c'étoit le curé des Espagnols. Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les pères jésuites, et il voulut m'y accompagner lui-même. Les pères savoient déjà que je devois passer par Mendoza, pour me rendre par le Chili au Pérou; cinquante missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvés à Buenos-Ayres, étoient arrivés depuis deux mois, et les avoient informés de ma marche. C'est pourquoi le révérend père recteur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit eue à mon égard redoubloit la joie qu'il avoit de me voir, et qu'il avoit appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeois à me retirer: « Vous ne logerez point ailleurs, me répondit obligeamment le père recteur, en me prenant la main; M. le curé est assez de nos amis pour ne pas trouver mauvais que je vous retienne; le grand nombre de missionnaires qui viennent d'arriver m'empêche de vous donner une chambre en particulier, ce qui me fâche beaucoup; mais nous partagerons ensemble la mienne, et j'ai donné ordre qu'on vous y préparât un endroit commode. » Cette invitation étoit trop pressante pour ne pas l'accepter; la joie que je ressentis de me voir avec tant de fervens missionnaires me fit bientôt oublier toutes mes fatigues passées.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'espérois trouver quelque vaisseau français qui, allant à la Chine, passeroit aux îles Mariannes, où j'attendrois le galion qui va de la Nouvelle-Espagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aisément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de Mendoza à Santiago : la première est de traverser les Cordillères ; la seconde est de côtoyer ces montagnes, et de marcher au nord jusqu'à une bourgade appelée San-Juan de la Fontera, d'où ensuite l'on tourne vers le sud, côtoyant toujours les montagnes jusqu'à Santiago, qui est situé presque à la même élévation du pôle que Mendoza. Par la première route, il n'y a que vingt-cinq lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pouvoit passer les Cordillères : on me répondit que l'on pouvoit à la rigueur tenir cette route, mais qu'elle étoit très-difficile et très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes sont toujours couvertes, et que les Espagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu praticable. L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me détermina à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fût le plus difficile ; je faisois réflexion que nous étions au mois de décembre, qui est le temps d'été dans ces contrées méridionales ; qu'étant en Europe, j'avois passé les Alpes et les Pyrénées, et que les Cordillères ne seroient peut-être pas plus difficiles à traverser ; que d'ailleurs, allant à pied, je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens

à cheval. Je communiquai mon dessein au révérend père recteur du collége, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner; il vouloit que j'attendisse le départ des missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili: le voyage m'eût été plus agréable; mais comme j'étois pressé, je persévérai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables; il me falloit parfois grimper sur des montagnes escarpées et toutes couvertes de neige, et ensuite me laisser glisser sur la neige dans des vallons où je n'apercevois nul sentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à essuyer durant sept jours, je me trouvai au-delà des Cordillères. Je marchai droit à Santiago, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, et que depuis deux jours j'avois aperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle jacra. Je fus agréablement surpris d'y trouver un père jésuite, qui me donna toutes sortes de marques d'amitié; mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque, lui ayant remis une lettre du père recteur de Mendoza, il connut par la date qu'il n'y avoit que huit jours que je n'étois parti. Cette jacra appartenoit au collége de Santiago. Il y a une petite église fort propre pour les nègres et les esclaves, qui forment un village de trois à quatre cents personnes: le père a soin de leur instruction, et il a pour compagnon un frère qui veille à leur travail. Après m'y être

reposé deux jours, je me mis en chemin pour Santiago.

Santiago est la capitale du royaume de Chili; elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable, laquelle est arrosée d'une belle rivière et d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au pays, tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat, la commodité du commerce, la fertilité des terres, qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie, y ont attiré plusieurs familles espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges et bien alignées, les maisons solidement bâties et commodes. Il y a un siége épiscopal, un chapitre et plusieurs communautés religieuses. La première chose que je fis en arrivant dans la ville, fut de rendre mes respects à monsieur l'évêque; il me témoigna beaucoup de bonté, et donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son palais. Les amitiés de ce grand prélat redoublèrent quand il sut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux pères Jésuites, qui ont un collége et une maison de noviciat dans la ville. Je n'y fis pas un long séjour, parce que j'appris que trois vaisseaux français étoient arrivés à la Conception, qui est à cent lieues de Santiago. Je m'y rendis en douze jours. Ce pays me parut un des plus beaux et des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception étoit autrefois la capitale du Chili : c'est une petite ville située dans le fond d'une grande baie, où les vaisseaux sont en sû-

reté. Une île que la nature a formée au milieu de la baie les met à l'abri de la fureur des flots et des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faisoient que d'arriver, ils n'étoient pas sitôt prêts à remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à Valparayso, où l'on m'assura qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Si j'avois été bien instruit lorsque j'étois à Santiago, je me serois épargné bien des fatigues ; car Valparayso n'en est éloigné que d'environ vingt lieues, et j'en fis deux cents pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé, et qui se préparoit à partir. Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port, une chaloupe, qui sortoit de la rade de Pisco, vint droit à notre bord : elle étoit envoyée par le capitaine d'un navire français appelé *le Prince des Asturies*, qui avoit mouillé dans cette rade. J'appris d'un officier qui étoit dans la chaloupe, qu'un vaisseau français nommé *l'Eclair*, commandé par M. Boislorée, devoit incessamment se rendre à Pisco, d'où il passeroit au Callao pour aller ensuite à Canton ; c'est ce qui me porta à aller à Pisco pour l'y attendre ; il arriva quelques jours après, et m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du Callao, je m'embarquai dans un petit bâtiment espagnol qui faisoit voile pour ce port.

Le Callao est le principal et le plus fameux port de toute l'Amérique méridionale ; c'est le rendez-vous général de tous les négocians de ces vastes provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima, qui est la capitale du Pé-

rou, et le centre de tout le commerce de ce royaume et de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti une petite ville le long du rivage; elle est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pièces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un gouverneur et une garnison de cinq cents hommes, entretenue par le roi d'Espagne. A peine fûmes-nous arrivés au port du Callao, que je pris la route de Lima. Cette ville, la plus riche du nouveau monde, a deux lieues de circuit; elle est située à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon, le plus étendu et le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite rivière qui descend des montagnes, coule auprès des murs, et sépare la ville du faubourg. Les eaux de cette rivière, qu'on conduit par des canots dans les vallons, rendent la terre fertile et agréable, sans quoi elle seroit sèche et stérile, ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette capitale du Pérou est très-agréable, et par sa situation, et par la douceur du climat, et par le grand nombre de maisons religieuses et d'églises, qui sont magnifiques et richement ornées. Le plan en est régulier; les rues y sont larges et tirées au cordeau; les maisons, quoique d'un seul étage, sont spacieuses, bien bâties et très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées; mais le furieux tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut bien

que cette ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille âmes. Aussitôt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au vice-roi. C'étoit l'évêque de Quito qui en faisoit les fonctions : le vice-roi étoit mort, aussi bien que l'archevêque de Lima, qui est vice-roi né, quand celui qui a été établi par la cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un et de l'autre, la vice-royauté tombe à l'évêque de Quitto, jusqu'à ce que celui qu'il plaît à Sa Majesté Catholique de nommer pour ce poste soit venu en prendre possession. Ce prélat me fit un accueil très-favorable, et, après m'avoir retenu deux jours dans son palais, il me permit d'aller loger chez les pères Jésuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le collége que ces pères ont au Callao, ils ont encore quatre maisons à Lima ; savoir, la maison professe, le collége, qui est fort beau, le noviciat et la paroisse des Indiens, qui est à l'une des extrémités de la ville, et que l'on nomme *el Cercado*. C'est là que les jeunes prêtres qui ont achevé leurs études font une troisième année de noviciat. J'allai d'abord à la maison professe, où le révérend père provincial me combla d'honnêtés : après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que, voulant profiter du loisir et du repos que j'avois, mon dessein étoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment que j'étois le maître de choisir entre les quatre maisons de la compagnie celle qui m'agréeroit davantage, et que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la maison du

noviciat ; mais, avant que de m'y retirer, le révérend père recteur du collége m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre et de la régularité de cette grande communauté, composée de plus de cent personnes, dont la plupart sont de jeunes étudians. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur piété et de leur ferveur. Je demeurai trois jours au collége, et j'allai ensuite me renfermer dans le noviciat. La modestie, la piété, le silence et la régularité de ces fervens novices, que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappeloient sans cesse le souvenir de mes premières années de religion ; et les saintes réflexions qu'ils me donnoient lieu de faire m'humilioient devant le Seigneur, et m'animoient à être à l'avenir plus fidèle à ses grâces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une lettre de M. Boislorée, qui m'apprenoit son arrivée au Callao ; je me rendis aussitôt à son bord, et dès le lendemain on mit à la voile : c'étoit le premier jour de mars de l'an 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents alizés qui règnent sur cette mer nous portèrent très-commodément aux îles Mariannes. Comme le galion d'Espagne que je venois chercher n'avoit pas encore paru, je résolus de l'attendre dans l'île de Guahan, où nous avions mouillé. A peine étois-je à terre, que les révérends pères Jésuites, qui sont les seuls missionnaires de ces îles, vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une troupe d'enfans ; ils me conduisirent en procession à leur église, au milieu d'une multitude de fidèles qui s'étoient rendus en foule au rivage. L'air

retentissoit des louanges du Seigneur, que chantoient ces enfans avec une dévotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La prière finie, les pères me menèrent dans leur maison, qui est assez mal bâtie : ils n'oublièrent rien pour me marquer leur affection, et pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un pays si sauvage. Il n'y a qu'un zèle ardent pour le salut des âmes qui ait pu porter ces hommes apostoliques à entreprendre la conversion de ces barbares, et à consacrer le reste de leur vie dans ces îles séparées du reste de l'univers, et qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paroissoient plus contens que s'ils eussent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtoient et qui se répandoit jusque sur leur visage, tout me fit comprendre que ce n'est pas dans les missions les plus laborieuses et les plus destituées des commodités de la vie, que les ouvriers évangéliques sont le plus à plaindre. Dieu sait les dédommager, par l'onction de sa grâce, de toutes les douceurs de la vie, dont ils se sont privés pour son amour. Tous ces insulaires sont maintenant soumis à l'Evangile. Dans la principale de ces îles, qu'on appelle *Agadagna*, il y a un séminaire fondé et entretenu par les rois catholiques, où les missionnaires élèvent avec grand soin la jeunesse.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette île lorsque le galion arriva. Le capitaine me prévint obligeamment, et m'offrit le passage que je souhaitois sur son bord. Je m'y embarquai, et, après douze jours de navigation,

nous découvrîmes les premières terres des îles Philippines, et nous mouillâmes à l'Embocadero; c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée du canal. On a un grand nombre d'îles à passer avant que d'arriver au port de Cavite, qui est à trois lieues de Manille. Les basses, les rochers et les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce canal très-difficile et très-dangereux. La mousson avoit changé; les vents, qui étoient au sud-ouest, nous étoient contraires, et nous fûmes plus d'un mois et demi à faire quatre-vingts lieues dans ce canal. Les officiers ayant résolu d'attendre la mousson favorable pour conduire sûrement le galion au port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de me jeter dans la chaloupe, et de prendre terre à l'île de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à Manille.

Manille, située dans l'île de Luçon, est bâtie au fond d'une baie qui a plus de dix-huit lieues de circuit : c'est la capitale de toutes les îles qu'on appelle Philippines : elle est environnée d'une bonne muraille, et a un château bien fortifié. Le roi d'Espagne y entretient une garnison de cinq cents hommes. Elle a un gouverneur, une cour de justice, un archevêque, un chapitre et plusieurs maisons religieuses. Toutes les églises y sont belles et richement ornées. On compte dans ces îles près de huit cents paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les prêtres séculiers et réguliers. Cette nombreuse chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, et est parfaitement instruite de nos mystères. Une maladie violente dont je fus attaquée à Manille me réduisit à l'extrémité. On déses-

péroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand apôtre des Indes, Saint-Xavier. Ma prière ne fut pas plus tôt achevée que je me sentis beaucoup mieux, et, deux jours après, je fus en état de célébrer le saint sacrifice de la messe. Ceux qui, après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'autel, ne doutèrent pas qu'une guérison si soudaine ne fût l'effet de la puissante protection du saint que j'avois invoqué. Je partis de Manille le 15 de février de l'année 1714, sur *la Sainte-Anne*, vaisseau arménien qui alloit à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête, qui nous surprit entre l'île de la Paragua et le Paracel, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage ; nos mâts, nos voiles et le gouvernail furent emportés ; ce fut par une espèce de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un vaisseau danois prêt à faire voile pour Trinquimbar ; c'est une place située sur la côte de Coromandel, qui appartient aux Danois. *La Sainte-Anne* étant hors d'état de se mettre en mer, je demandai passage au capitaine danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse. La saison, qui étoit déjà avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage : nous perdîmes le capitaine, qui mourut entre mes bras avec de grands sentimens de piété. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Trinquimbar. Je passai de là à Madras, d'où je me rendis aisément à Pondichéry, qui étoit le lieu de ma mission et le terme de mon voyage.

*Lettre du révérend père Cat à M***.*

A Buenos-Ayres, le 18 mai 1729.

Je me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été des plus heureux.

Je sortis, le 8 de novembre 1728, de la rade de Cadix, avec trois missionnaires de notre compagnie. Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au 16, jour auquel nous mouillâmes à la baie de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles provisions. Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau arrêté dans un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, et le 26 janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du Cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guère : on vit paroître tout à coup sur le vaisseau dix ou douze aventuriers que personne ne connoissoit. C'étoient des gens ruinés, qui, voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire parmi ceux qui y avoient

porté les provisions, et s'étoient cachés entre les ballots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancés en mer, on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le capitaine, indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer, mais enfin on en vint à bout. Quoique nous fussions sous la zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, et qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bise. Le printemps survint tout à coup; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le 18 février, nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque et bizarre; mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au président de la ligne des raisons qui les avoient engagés à venir na-

viguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres; car tel étoit l'ordre du président: après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain, dès le matin, on dressa sur la plate-forme une table d'environ trois pieds de largeur sur cinq de longueur: on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille; ils étoient habillés en dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête. Le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières, ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenoit du plus grand sang-froid, faisoient bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle. Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier; mais le président, regardant ses excuses comme autant de manques d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau. Après cette scène, le président envoya chercher le capitaine du vaisseau qui comparut tête découverte, et dans

le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés; on disputa quelque temps; et enfin le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur-le-champ. Les passagers furent cités à leur tour les uns après les autres. Le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution. Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraîchissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine de vaisseau, qui s'étoit retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifioit cette assemblée. On lui répondit que c'étoit le cortége du président de la ligne. « Le président de la ligne! reprit le capitaine en colère. De qui veut-on me parler? Ne suis-je point le maître ici? et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et qu'on le plonge dans la mer. » A ces mots le président troublé se jeta aux genoux du capi-

taine, qu'il pria très-instamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la fête. Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent, en fait de plaisanteries originales, toutes les autres nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête, qui est sujette à bien des inconvéniens; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinèrent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le capitaine s'appropria, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable: elle est fade, huileuse et malsaine; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets. Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon, que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit, accompagné d'autres poissons appelés romeniros,

qu'on appelle les pilotes, parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui présentions, et, dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton et on lui cassoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule sur son dos comme pour le défendre, et se laissoient prendre avec lui.

Le requin ne fut pas le seul que nous prîmes. Il en est un que j'étois fort curieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le poisson volant. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris ; on l'appelle poisson volant parce que, pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé la bonite, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme la bonite est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du mulet de mer. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en

juge par la quantité qui voltigeoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire; d'ailleurs, il arrive souvent que, poursuivi par la bonite, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots, qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 février, nous eûmes le soleil à pic (à plomb et perpendiculairement), et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint Elme pour la première fois. C'est une flamme légère et bleuâtre qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus le phénomène, je m'approchai pour le considérer; mais le vent étoit si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois me permirent à peine de le voir quelques instans. Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est

très chaude et très-malsaine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtemens : quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après ; car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirois point, mon révérend Père, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route ; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de la Plata, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois ouï dire en Europe que le fleuve de la Plata avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure : on ne me disoit rien de trop ; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que partout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, et nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à Buenos-Ayres, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serein, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de la Plata est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur ; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels

on ne trouve guère que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, et on le nomme le *Banc anglais*. J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi; cela vient peut-être de ce que les Anglais l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre capitaine ne connoissoit la Plata que sous le nom redoutable d'*Enfer des pilotes* : ce n'étoit pas sans raison; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur la Plata on est sans cesse environné d'écueils; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond et de s'ouvrir, en descendant de la vague en furie dans l'abîme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais, grâce à l'habileté du pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plus tôt que nous ne pensions à l'île de *los Lobos* (île des Loups). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent dans l'eau; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désa-

gréable à l'oreille; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur île ou sur les côtes voisines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle et très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de la Plata un poisson qu'on appelle *viagros*. Il a quatre longues moustaches; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant faible; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant.

Après une navigation agréable et tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de Buenos Ayres, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui règnent sur le fleuve de la Plata. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts, et l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà et là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcheur est presque le

seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de Buenos-Ayres. La vigne ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde ; ainsi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer, ou par terre de Mendoza, ville du Chili, assise au pied des Cordillères, à trois cents lieues de Buenos-Ayres. A la vérité ces déserts arides et incultes dont je viens de vous parler sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à Buenos-Ayres, un Indien vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie : encore auroient-ils été fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté; car on en trouve communément à six ou huit francs. On peut même en avoir à meilleur marché; mais alors il faut aller les chercher à la campagne, où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon révérend Père, de savoir la manière dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe

bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres, et, frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir; de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cents. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et, après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, et abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages, qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de Buenos-Ayres. Ces animaux vivent sous terre dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossemens que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le gouverneur de Buenos-Ayres avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil; mais, au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville, qui les appeloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de la Plata étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'Uraguay, qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins : il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable, comme le premier, mais il est semé de rochers cachés à fleur d'eau,

qui ne permettent point aux bâtimens d'y naviguer. Les balses sont les seules barques qu'on y voie, et les seules qui n'y courent aucun risque, à cause de leur légèreté. Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, et une espèce de porc appelé capigua, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, et cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (le colibri) n'est pas plus gros qu'un roitelet; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillans, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore tout son

éclat après sa mort ; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des sauvages s'en font des pendans d'oreilles, et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers et de tigres. Ces derniers sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux ; je la fis tenir droite, et je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire ; mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés. avec une impétuosité et une fureur incroyables ; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le révérend Père supérieur des Missions de l'Uraguay en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable Missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route ; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Le Missionnaire, curieux de voir cette chasse, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans danger, examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière. Deux étoient armés de lances ; le troisième portoit un mousquet chargé à balles. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent

autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le Missionnaire m'a raconté qu'il vit en même temps partir le coup et le tigre enferré dans les lances. Car, dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup; mais les deux autres, prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêtèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun de leur côté, et le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois: je l'ai vu et touché, non sans crainte; car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux; il se jetoit sur tout le monde, sur ceux mêmes qui lui apportoient à manger: heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiser, et craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au cou et le fîmes jeter dans l'Uraguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent

une de leurs pierres de la main gauche, et de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, et ils la lancent avec tant de force et d'adresse qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Mais, pour prendre le cerf, la vigogne, le guanacos et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La vigogne ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le guanacos tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs, et une tête haute, qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'usage qu'on en fait. Cet animal est ennemi de la chaleur; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, il s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très-long-temps sans pouvoir se relever. Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier; c'est celui que les Moxes appellent *orocomo :* il a le poil roux, le museau

pointu, et les dents larges et tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, aperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite; mais, s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, et, quand il le croit mort, il le couvre de feuilles et de branches d'arbre, et se retire. L'Indien, qui connoît l'instinct de cette bête, se relève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre, qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie; mais, ne la trouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, regarde son compagnon d'un air triste et désolé, et semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espèce d'ours particulière, qu'on appelle ours aux fourmis. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis : l'ours dont je parle met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue; il attend qu'elle soit couverte de fourmis; ensuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'ours soit rassasié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle ours aux fourmis. Quoique l'ours aux fourmis soit sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions et les tigres, il l'embrasse,

il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre ; mais, comme celui-ci sait faire un aussi bon usage de ses dents que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste, toutes ces bêtes féroces n'attaquent guère les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières ; de sorte que les Indiens, qui le savent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Les sauvages ne connoissent entre eux ni princes ni rois. On dit en Europe qu'ils ont des républiques, mais ces républiques n'ont point de forme stable ; il n'y a ni lois ni règles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société, et à se choisir un chef, qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles. Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les caciques des ma-

giciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres et les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacés tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire. Pour parvenir à la dignité de cacique, les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré; après quoi il nomme le cacique, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre chef Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres posées les unes auprès des autres, sans

ordre et sans dessein. La porte en est ordinairement si étroite et si basse, qu'il faut pour ainsi dire se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre : ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms. Les Indiens vivent, comme vous savez, du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les sauvages peuvent renouveler leurs provisions. Mais, afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles et dispos. Les traits de leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage. La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore bruts. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent

autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise appelée tipoy, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans. L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités dont les sauvages se piquent, et presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats sont faites d'un bois dur et pesant; elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et se terminent en pointes. A ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis. Ces peuples sont si vindicatifs, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil

procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne diffère guère en cela de celle des Indiens; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, et les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix, les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres et se tendent mutuellement des piéges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible, ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent leurs armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint, mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Amérique, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages et les coutumes doivent varier presque à l'infini; je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares; les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation,

et pour ainsi dire sans principes. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides, aussi bornés dans leurs vues qu'inconstans et légers dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un esprit pénétrant, d'une intelligence vaste, et enfin d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthélemy de Las-Casas nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique et le Pérou lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient en effet un roi environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers. Il n'est pas surprenant que des nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connoissent si peu la beauté de l'ordre et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens, étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de

mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse et à la pêche, exercices fatigans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours et trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire; mais il arrive très-souvent que les fumées de la chicha venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles et les meurtres à la joie, aux plaisirs et aux divertissemens. Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes: les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une; mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser, et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier, les parens jugent si c'est un homme de cœur et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage. Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un hamac; c'est une espèce de filet, suspendu entre quatre

pieux; quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres pour y prendre leur repos.

L'orateur romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoisse un Etre suprême, et qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du Paraguay, peuples grossiers et barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui sont persuadés de son existence, et qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'âme ne périt point avec le corps, du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches et une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe, universellement reçu parmi les Indiens, est une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste, la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les âmes après la mort. Les Indiens donnent à la lune le titre de mère, et l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les sauvages de l'Amérique. Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage est

suscité par l'âme de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les sauvages sont très-superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, et les changemens qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles, et ils croient pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés. N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la religion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a son culte, ses cérémonies et ses dieux particuliers, je ne finirois pas si je voulois vous en faire une description exacte et complète. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain.

J'ai l'honneur d'être, en l'union de Notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

Lettre (extrait) *du père Antoine Sepp au père Guillaume Stinglhaim.*

Mon révérend Père, la mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous ayons dans le nouveau monde, mérite certainement votre attention, et celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la foi. La grâce que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années me met en état de vous en donner des connoissances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie apostolique. Au reste, je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux autres missionnaires le soin d'informer leurs amis, qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le dessein de porter la foi chez des peuples infidèles, qu'on appelle ici Tscharos. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent; ils vont quasi tout nus, et ils n'ont guère de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur; s'il

arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enlève quelque parent. On songea donc à civiliser ces barbares et à leur annoncer l'Evangile. On jeta les yeux pour cela sur deux missionnaires pleins de zèle et de courage, savoir, le père Antoine Bohm, qui est mort depuis quelque temps de la mort des saints, et le père Hippolyte Doctili, Italien. L'un et l'autre ont acquis un grand usage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre de nations du Paraguay qu'ils ont converties à la foi.

Un de ces Indiens, nommé Moreira, qui étoit fort accrédité parmi ses compatriotes, et qui entendoit assez bien la langue espagnole, s'offrit aux missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes apostoliques, et qui, loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet et à rendre odieux le nom chrétien. Lorsque les pères expliquoient à ces infidèles les vérités de la religion, le perfide truchement, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, et leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu à peu vers les peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la nation, et de les jeter dans un cruel esclavage. Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les missionnaires; on prenoit déjà des mesures pour les massacrer.

Le père Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un néophyte, qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces barbares, qu'il avoit déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du christianisme, firent juger aux deux missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces peuples, et ils se retirèrent pénétrés de douleur d'avoir si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même Moreira, qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des Missionnaires, parut dans ma peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa nation. La pensée me vint de gagner cette âme endurcie depuis long-temps dans toutes sortes de crimes, et dont l'aversion pour le christianisme me sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu, par des démonstrations d'amitié, à venir dans ma cabane; je l'y reçus avec tendresse, je lui donnai de l'herbe du Paraguay, et je lui fis d'autres petits présens que je savois devoir lui être agréables. Ces marques d'affection l'apprivoisèrent insensiblement; attiré par mes caresses et par mes libéralités, il vint toutes les semaines me rendre quelques visites; il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bientôt paroître au tribunal du souverain juge, et qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels, si, continuant à fermer les yeux à la lumière qui l'avoit tant de fois éclairé, il persévéroit dans son infidélité. Je l'embrassai en

même temps, et je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit, et aussitôt je le mis lui et son fils entre les mains de quelques néophytes, pour le retenir dans la peuplade. Il est maintenant entièrement changé : il se rend exactement à l'église avec les autres fidèles ; quoiqu'il ait soixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans, de faire le signe de la croix, et d'apprendre comme eux le catéchisme ; il récite le rosaire avec les néophytes ; enfin c'est sincèrement qu'il est converti, et il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses compatriotes : sa femme l'a déjà suivi, avec dix familles de la même nation qui demandent le baptême, et qui demeurent dans ma peuplade pour se faire instruire. Enfin le fils de Moreira, touché de la grâce que Dieu lui avoit faite de l'appeler au christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme, et l'amena à la peuplade. Elle a un frère marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, et il me presse maintenant de le mettre au rang des chrétiens.

Je jouissois de la douceur que goûte un missionnaire à retirer des âmes égarées du chemin de la perdition, lorsque je reçus ordre de mes supérieurs de me rendre à Notre-Dame-de-Foi; c'est une des peuplades les plus nombreuses et les plus étendues qui soient dans le Paraguay : elle est située au bord du fleuve Parana. Le Père Ferdinand de Orga, qui gouvernoit cette église, n'étoit plus en état de remplir ces fonctions, soit à cause de son grand âge, qui passoit

quatre-vingts ans, soit à cause de plusieurs infirmités, qui étoient le fruit de ses longs travaux. Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet, jamais cette chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste, qui étoit répandue dans tout le Paraguay, se faisoit déjà sentir dans la peuplade, et elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs. Cette maladie commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; ensuite elle saisissoit le gosier, et portoit dans les entrailles un feu dévorant, qui, desséchant l'humide radical, affoiblissoit l'estomac et causoit un dégoût universel, ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins et d'un flux de sang continuel. Les enfans même qui étoient encore dans le sein de leur mère n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire : mon attention étoit de les baptiser aussitôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps et de l'âme de tant de malades et de mourans, il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade ; ainsi, afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile, dont je fis une espèce d'hôpital ; j'y fis transporter dans leurs hamacs tous ceux qui ressentoient les premières atteintes du mal contagieux ; je plaçai les

hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes, et on m'avertissoit aussitôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur-le-champ. Mon premier soin étoit d'abord d'administrer les sacremens à chaque malade, et de le disposer à une sainte mort. Ensuite je leur donnois les remèdes que je croyois les plus propres à les guérir, et qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la manière dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, qui leur tomboit sous la main, leur servoit de lancette, et en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jetoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie, je faisois une autre tournée, suivi d'un Indien, qui leur ouvroit les yeux, tandis qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflois du sucre candi en poudre, ou bien je leur mettois dans l'oreille des petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, et de réciter mon office.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, et je commençois à respirer, lorsque je me

sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma dernière heure; je tombai tout à coup dans une foiblesse extrême, accompagné d'un degoût général de toutes choses. On jugea que le repos et le changement d'air pourroient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec et brûlant où j'étois, pour me rendre sur les bords du fleuve Uraguay, où l'air est beaucoup plus doux et plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me séparer d'eux; mais, dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolument inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la peuplade de Saint-François-Xavier, où j'eus à peine demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu à peu, et que ma santé fut bientôt rétablie. Le Seigneur, en me rendant la vie, lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de Saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse qu'un Missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples; l'église, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, et les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, et d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie. On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour

les loger, et de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je savois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, et l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroissoient pas moins grandes. Néanmoins, regardant l'ordre de mes supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du ciel, et à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle caciques : ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, et quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres. Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitans; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chère; que je ne leur demandois rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parens et mes amis, pour venir demeurer parmi eux et leur enseigner le chemin du ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, et partager avec eux leurs plus rudes travaux. Ces paroles, que je prononçai d'une manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un caciques et sept cent cinquante familles se joignirent à moi, et s'engagèrent à me suivre partout où je voudrois les conduire. Ils renouvelèrent leur promesse à l'arrivée du

révérend père provincial : « *Payguacu*, s'écrièrent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe*; c'est-à-dire : Grand Père (ils appellent ainsi le père provincial), nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre ; nous irons volontiers où vous souhaitez. »

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte à l'accomplissement de notre dessein. Dès lors je jugeai favorablement du succès, et je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux caciques m'accompagnèrent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, et enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrain environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines, nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes et descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite rivière assez agréable. Les rivières sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples, étant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remède qui les guérissoit de leur indigestion. Nous entrâmes ensuite dans les bois, où nous fîmes lever quantité de cerfs et d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, et j'y plantai une croix fort élevée, pour

prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ. Tous nos Indiens l'adorèrent en se prosternant, après quoi ils chantèrent le *Te Deum* en actions de grâces. Je portai aussitôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle colonie se disposèrent au départ, et firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes et leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, et que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les caciques commencèrent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille; ensuite ils semèrent quantité de coton. Cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay; la semence en est noire et de la grosseur d'un pois: l'arbre croît en forme de buisson; il porte dès la première année; il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de décembre ou de janvier; elle ressemble assez à une tulipe jaune: au bout de trois jours elle se fane et se détache. Un bouton lui succède, qui mûrit peu à peu : il s'ouvre vers le mois de février, et il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les missionnaires apportèrent autrefois du chanvre d'Espagne : il croîtroit dans ce pays aussi facilement que croît le coton; mais l'indolence des femmes indien-

nes ne peut s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, et elles l'abandonnèrent pour se borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine. Aussitôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyèrent des bœufs ; d'autres nous amenèrent des chevaux ; quelques autres nous apportèrent du blé d'Inde, des pois et des fèves pour ensemencer les terres. Ce secours, venu si à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagèrent entre eux les travaux : une partie fut destinée à labourer la terre et à y semer les grains ; l'autre partie, à couper des arbres pour la construction de l'église et des maisons. Avant toutes choses, je choisis le lieu où devoient se construire l'église et la maison du missionnaire : de là je tirai des lignes parallèles qui devoient être autant de rues, où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille, en sorte que l'église étoit comme le centre de la peuplade, où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan, le missionnaire se trouve logé au milieu de ses néophites, et par là il est plus à portée de veiller à leur conduite, et de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *itacura*, parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires, je

la jetai dans un feu très-ardent, et je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par la violence du feu, se changeoient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe. Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple; aussi un Indien se croyoit-il fort riche lorsqu'il avoit une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs blés avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faux : un roseau d'une espèce particulière, qu'ils fendoient par le milieu, leur servoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire. En même temps que je remercíois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit, je bénissois sa providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des étrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres pays, il se peupleroit bientôt d'Européens qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de là que, pour se soustraire à une si dure servitude, les Indiens prendroient la fuite, et chercheroient un asile dans les plus épaisses forêts : en sorte que, n'étant plus réunis dans les peu-

plades, comme ils le sont maintenant, il ne seroit pas possible aux missionnaires de travailler à leur conversion, ni de les instruire des vérités du christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade : l'église et les maisons étoient déjà construites, et la mission surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les femmes et les enfans que j'avois retenus jusqu'alors dans la peuplade de Saint-Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes chargées de leurs enfans, qu'elles portoient sur leurs épaules, et des autres ustensiles servant au ménage, qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations et les fatigues qu'elles avoient essuyées pour se transporter dans cette nouvelle terre. Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette colonie naissante: on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité et d'expérience pour administrer la justice ; d'autres eurent les charges de la milice pour défendre le pays des excursions que les peuples du Brésil font de temps en temps sur ces terres : on occupa le reste du peuple aux arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains: il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, et ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai parmi mes

néophytes un nommé *Païca* qui fait toutes sortes d'instrumens de musique, et qui en joue avec une dextérité admirable. Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphères astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, et une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie. Mais c'est surtout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, dont ils n'apprennent à jouer en très-peu de temps, et ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a dans ma nouvelle colonie un enfant de douze ans qui joue, sans broncher, sur sa harpe les airs les plus difficiles, et qui demandent le plus d'étude et d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les missiannaires à les entretenir dans ce goût : c'est pour cela que le service divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens, et l'expérience a fait connoître que rien n'aidoit davantage à leur inspirer du recueillement et de la dévotion. Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples, ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'aient cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matière, et qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la religion est telle, que les premiers missionnaires doutèrent quelque temps s'ils avoient assez de raison pour être admis aux sacremens : ils proposèrent leurs doutes au concile de Lima, qui,

après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportoit contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuser les sacremens de l'Eglise. Grâces à Dieu, mes néophytes sont bien instruits; mais je n'ai pu y réussir qu'en leur rebattant sans cesse les mêmes vérités, et qu'en les faisant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Je suis avec respect, etc.

Lettre du père Ignace Chomé au père Vanthiennen.

De Tarija, le 3 d'octobre 1735.

Mon révérend père, il y avoit peu de temps que j'étois dans la mission des Indiens guaraniens, lorsque la Providence me destina à une autre mission sans comparaison plus pénible, et où l'on me promettoit les plus grands travaux et des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le révérend père Jérôme Herran, provincial, faisant la visite des diverses peuplades qui composent la mission des Guaraniens, reçut des lettres très-fortes du vice-roi du Pérou et du président de l'audience de Chiquiaqua, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques missionnaires qui travaillassent de nouveau à la conversion des Indiens chiriguanes.

Ce sont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité que les plus fervens missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille âmes de cette nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'est de Tarija, et plus de cent au nord. Les lettres que reçut le révérend père provincial sembloïent insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, et qu'ils paroissoient disposés à écouter les ministres de l'Evangile. Il nomma le père Julien Lizardi, le père Joseph Pons, et moi, pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres nations infidèles; et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concerneroit cette nouvelle mission. Nous étions éloignés de plus de huit cents lieues de la ville de Tarija, laquelle confine avec le Pérou et avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de mai sur le grand fleuve Uruguay, et il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à Buenos-Ayres. De là il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire. Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à Saint-Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelqu'idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que, nous trouvant déjà bien avant sous la zone torride, et au commencement de novembre,

lorsque les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit, surtout, la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers et des fatigues, nous arrivames à Tarija, vers la fin du mois de novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles : s'il y avoit suspension d'armes, c'est que de part et d'autre ils étoient également lassés de la guerre, et qu'ils se craignoient réciproquement. Le lendemain de notre arrivée, le commandant de la milice, que les Espagnols appellent mestre de camp, vint nous rendre visite ; après les premiers complimens : « Je compte, nous dit-il, qu'aussitôt que la saison des pluies sera passée, vous m'accompagnerez chez ces infidèles, pour y traiter de la paix, et pour les forcer à vous recevoir dans leurs bourgades. » Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendoit pas du succès de ses armes ; que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce seroit le crucifix à la main, et avec les armes de l'Evangile ; et que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours, pour entrer sur leurs terres et parcourir leurs bourgades. Cet officier, qui voyoit le danger auquel nous nous exposions, s'y opposa de toutes ses forces ; mais le révérend père provincial, qui

approuvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put répliquer : « S'il arrivoit, lui dit-il, que ces pères vinssent à expirer par le fer de ces barbares, je regarderois leur mort comme un vrai bonheur pour eux, et comme un grand sujet de gloire pour notre compagnie. » Le révérend père provincial partit pour se rendre à Cordoue, et pour ce qui est de nous autres, nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du ciel et le prier de bénir notre entreprise. Quoique nos fatigues et les continuels dangers que nous avons courus aient été inutiles, je ne laisserai pas, mon révérend père, de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite, et préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de Tarija pour nous rendre à Itau ; c'est la première bourgade des infidèles, qui en est éloignée de soixante lieues. Six néophytes indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avions fait jusqu'alors dans le Tucuman, quelque affreux qu'il nous parût, étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous falloit gravir des montagnes bien autrement escarpées et toutes couvertes de forêts presque impénétrables ; nous ne pou-

vions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions et à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil nous n'avions guère fait que trois lieues. Enfin nous arrivâmes à la vallée des Salines. Le père Lizardi s'y arrêta avec un capitaine des Chiriguanes, qui étoit chrétien, et que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le père Pons et moi, jusqu'à la vallée de Chiquiaca, où nous vîmes les tristes ruines de la mission que ces infidèles avoient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le père Pons et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés de précipices. Le quatrième jour, après avoir gravi une de ces montagnes, et lorsque nous commencions à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres : jugeant donc qu'il y avoit peu loin de là un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître. Dans l'impatience où j'étois d'en savoir des nouvelles, je pris le devant, laissant derrière moi le père Pons qui auroit eu de la

peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage; qu'ils paroissoient fort courroucés; qu'ils avoient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avoient-ils déjà massacré; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur. Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, et, roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout à coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux. Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur coup, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaîté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer. En même temps arriva le père Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs que je leur distribuai; j'allumai moi-même leur feu et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup

compter sur leur amitié ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles, pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, et nous dirent que ce capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blêmissant de rage. « Je ne sais, dis-je en riant au père Pons, quel sera le dénouement de cette comédie. » Je m'approchai de lui, je le caressai sans pouvoir en tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentois; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage : *Y pia aci;* ce qui veut dire également, il est en colère, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tatai le pouls; mais lui, retirant brusquement son bras : « Je ne suis point malade, me dit-il. — Oh! tu n'es point malade, lui dis-je en éclatant de rire, et tu ne veux point manger? tant pis pour toi; tes compagnons en profiteront. Au reste, quand tu voudras manger, tu me le diras. » Cette réponse, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler et à rire avec moi; il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avoit fait provision pour son voyage. Comme j'avois mis notre capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souf-

frir que j'allasse à sa bourgade; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il feroit prier son oncle, qui en étoit le principal capitaine, de se rendre au lieu où nous étions; il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vite. Le père Pons prit le devant avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit.

Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de Chiquiaca. La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le père Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le père Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce père vint nous trouver sur les bords de la rivière de Chiquiaca, où nous étions. A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous fai-

sions une espèce de bouillie. Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours; et, voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement; et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons que le courant avoit jetés contre les pierres, et qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines, et nous rendre enfin à Tarija.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante: elle est à quarante lieues de Tarija, dans la vallée de Zinti, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes. A mon retour, j'appris que le père Pons devoit accompagner cent quarante soldats espagnols, qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix, et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats. Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols pussent jamais vaincre leur défiance. Le père Pons se hasarda à les aller trouver, accompagné d'un

seul Indien métis, et il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à Itau sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le capitaine, et il obtint de ce chef des infidèles la permission, pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi, l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le père Pons alla du côté de la rivière Parapiti, qui est au nord du grand fleuve de Picolmayo, où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades; mais il ne fut pas long-temps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à Tarija pour la faire, et le père Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de Chiriguanes, où il y a environ trois mille âmes. Nous nous mîmes en chemin, le père Lizardi et moi, pour les reconnoître. Etant arrivés à Itau, où nous fûmes assez bien reçus, le père Lizardi prit sa route vers la rivière de Parapiti, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée Caaruruti. A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfans, qui n'avoient jamais vu chez eux de missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens, qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toit de paille, où ils reçoivent leurs hôtes; et, après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la bourgade d'aiguilles, de grains de verre et d'autres bagatelles semblables, dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlai de choses

indifférentes; mais aussitôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de la religion, ils cessoient de m'écouter. Au bout de deux jours j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre l'arc et les flèches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée Beriti, venoit me voir et vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit n'eut pas plus tôt ouï son nom, que, me tirant à part : « Ce capitaine qui te demande, me dit-il, fut fait prisonnier autrefois par les Espagnols, et condamné aux mines de Potosi, dont il fut assez heureux pour s'échapper; tiens-toi sur tes gardes, et ne te fie point à lui. » Cet avis ne m'effraya point; je retournai à Caaruruti, où je trouvai ce capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, et ils parurent si contens de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

De là j'allai à Carapari, autre bourgade où l'on m'attendoit; car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le capitaine témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée Caysa, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance

avec nos plus anciennes missions du Paraguay : car, de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Ayres. Caysa est à l'est de Tarija, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues ; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à gravir une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant, je trouvai en embuscade sep ou huit Indiens de Tareyri, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve Picolmayo ; mais, par une protection particulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans Caysa. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusqu'au fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde. Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentois bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte et artifice ; mais je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane ; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre. J'allois moi-même couper le bois, et je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité ; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles,

et les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux. Pendant ce temps-là je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, et c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil ils me déroboient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, et que, l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser. Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jetoit la longue absence de mon Indien, qui auroit dû être revenu, et je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, et qu'ainsi ils achevassent au plus tôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contens, et je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de Caysa un peu avant le coucher du soleil pour éviter les chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, mon révérend Père, que je crus bien que cette nuit-là seroit la dernière de

ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne, qui est entre Caysa et Carapari. Je me trouvai tout baigné de sueur, et tourmenté de la soif la plus cruelle : ma foiblesse étoit si grande qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, et je n'avois pas fait quatre pas qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et prendre haleine. L'air étoit tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit point possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et, avec le temps et bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit, j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je vous dirai que, dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus exquis de l'Europe. J'arrivai à Carapari vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capitaine qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté, et le père Lizardi, qui n'avoit pu rien gagner auprès des infidèles dont les bourgades sont situées vers la rivière de Parapiti. Nous con-

vînmes, ce père et moi, que j'irois à Caysa suivre ma première entreprise, et que pour lui il demeureroit à Carapari, où les infidèles paroissoient moins éloignés du christianisme. Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le père Pons, qui alloit à la bourgade de Tareyri ; nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce père n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le père Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, et qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, et, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le père Lizardi à Carapari, où je laissai mon petit bagage, et j'allai à Caysa. Les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. Sur quoi, m'adressant au capitaine : « Vous voyez bien, lui dis-je, que je ne puis pas rester ici si j'y manque de logement. Il n'est pas de la décence que je demeure dans vos cabanes environné de toutes vos femmes ; ainsi, je retourne à Carapari, où j'ai mon petit bagage ; et, lorsque vous m'aurez averti que ma cabane est prête, je partirai à l'instant pour

venir fixer ma demeure auprès de vous. » Cette résolution, à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort qu'ils ne purent dire une seule parole ; il n'y eut que la femme du capitaine, qui, s'approchant de moi, me traita d'inconstant ; je partis au même moment, et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à Carapari, me promenant le soir par un beau clair de lune avec le père Lizardi, nous aperçûmes le père Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il étoit sur sa mule, qui n'avoit ni bride ni selle ; sans chapeau, sans soutane, et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire : c'étoient les Indiens de Tareyri, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, qui, aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état : ils l'auroient renvoyé entièrement nu, si le fils du capitaine, par je ne sais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains. Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à Caysa, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toit de paille, que les Espagnols appellent *caramada*, et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre. Sur le minuit, et lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds ; je m'éveillai en sursaut, et je me vis en-

touré d'une troupe de femmes, qui me disoient : « Lève-toi promptement : les Indiens de Caysa en veulent à ta vie ; ils se sont déjà emparés de toutes les avenues de notre bourgade, afin que tu ne puisses leur échapper. » Nous fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes dans la cabane du capitaine, comme dans un asile où les Indiens de Caysa n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens infidèles dans la bourgade ; tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à Caaruruti. Ces quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, et ils faisoient presqu'à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de Caysa, âgé de vingt ans, à qui j'avois donné un couteau, qui, par reconnoissance, étoit venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes ; que les autres devoient entrer dans la bourgade lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil ; qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, et nous massacrer. Sur cela je fis appeler le plus jeune des enfans du capitaine : « *Guandari*, lui dis-je (c'est son nom), il faut aller à l'instant à Caaruruti, pour informer ton père de ce qui se passe ; donne-moi cette marque de ton amitié. » Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, et que les chemins étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après : « J'ai trouvé un cheval, me dit-il : je pars. » Il ne manqua

pas d'être arrêté par les Indiens de Caysa, qui gardoient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivois; mais ayant reçu réponse que j'étois resté à Carapari, ils le laissèrent passer. Guandari n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à Caaruruti. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes; on crioit de toutes parts : *Guandari ou ! Guandari ou !* c'est-à-dire, *Guandari est arrivé.* Son père, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord si les pères avoient été tués. Guandari répondit qu'il les avoit laissés en vie, mais qu'il ne savoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son hamac, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de Caysa, et quelques Indiens de Sinanditi entrèrent dans Carapari; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage; mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à aller les trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre; mais les pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournèrent. Sur les cinq heures vint un second messager, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je sortis de la

cabane, et j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu; et comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du capitaine, et, prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite : « Lève-toi, lui dis-je, afin que je sache ce que ton capitaine veut me dire. » Il obéit, et je pris sa place. Ils étoient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné, me dit le capitaine, que ton dessein étoit de t'en retourner sans nous rien donner de ce que tu nous as apporté; c'est pourquoi je suis parti pendant la nuit, afin d'être ici de grand matin, et de pouvoir t'entretenir. — Je ne te crois pas, lui répondis-je; car pourquoi tes soldats se sont-ils emparés de tous les chemins par où je pouvois passer? pourquoi ont-ils volé nos mules? pourquoi es-tu si bien armé? Je connois tes artifices, n'espère pas de me tromper. » Le capitaine, sans répondre à mes questions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de Carapari l'avoient si bien caché dans la forêt (ce qui étoit vrai en partie) que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du capitaine; que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine, nommé Guambaya; je me levai brusquement, et je lui demandai des nouvelles de

son père. « Le voici qui arrive, » me dit-il ; je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval, tout trempé de sueur, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils ; il étoit accompagné des quatre capitaines de Caaruruti, du capitaine de Beriti, de ses Indiens, et de plusieurs autres Indiens des deux bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place, la lance à la main ; et, jetant un regard terrible sur les Indiens de Caysa : « Où sont ceux, s'écria-t-il, qui veulent tuer les pères ? Quoi ! venir chez moi pour commettre un pareil attentat ! » et en achevant ces paroles, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir, et, ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de Caysa songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au capitaine : ils les demandèrent à son fils, qui les leur rendit à l'insu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup. On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense étoit un heureux présage de leurs dispositions à embrasser le christianisme ; mais ce seroit mal connoître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de Caysa comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, et l'ardeur qu'ils firent paroître étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une église sous le titre de l'*Immaculée-Conception*. C'étoit la saison des pluies, et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades. Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'Itau. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris le devant, et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infidèles, sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs endroits, leur dis-je, que vous aviez pris la résolution de me tuer, moi et mes compagnons : je viens m'informer de vous-mêmes s'il est vrai que vous ayez conçu un si cruel dessein contre des gens qui vous aiment tendrement, et qui veulent vous procurer le plus grand bonheur. » Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains. Le capitaine, qui étoit absent de la bourgade, arriva un moment après, et j'al-

lui le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux capitaines de Chimeo, de Zapatera et de Caaruruti, il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser ; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions ; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le baptême, qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du révérend père provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des Chiriguanes. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collége de Tarija ; il donna au père Pons le

soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, et celle de la Conception, dans la vallée des Salines, fut confiée au père Lizardi. Hélas! les infidèles d'Ingré avoient formé, depuis quelque temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais ils entrèrent tout à coup dans la peuplade. Les néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église, où le père Lizardi commençoit sa messe; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornemens et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur. J'étois uni avec ce zélé missionnaire par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles dont je me sers actuellement nous étoient communs, et ils étoient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade et ses chers néophytes ont été transportés aux environs de Tarija, où ils seront à couvert de la fureur des cruels Chiriguanes.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de religion, et même d'humanité, à ces barbares Chiriguanes.

Il y a plus de deux cents ans que de fervens missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. Saint François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour : « Tu te donnes bien des peines inutiles ; » et fermant la main : « Les Indiens, ajouta-t-il, ont le cœur fermé comme mon poing. — Tu te trompes, répliquai-je, et tu n'en dis pas assez : leur cœur est plus dur que la pierre. — Ni plus ni moins, me répondit-il ; mais en même temps ils sont plus adroits et plus rusés que tu ne penses. Il n'y a point d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils ne trompent, à moins qu'il ne soit bien sur ses gardes. » C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance, mais insolens jusqu'à l'excès lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère, et c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur et leur parlois en maître. Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, et ils ne reconnoissent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus ; ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils

voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies. Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux; elles portent les cheveux longs et bien peignés : au-dessus de la tête elles se font, avec leurs cheveux, une espèce de couronne qui a assez bon air. Elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu et tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*. Les garçons et les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement, c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches. Les femmes y sont au moins aussi rusées que les hommes, et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de là vient qu'ils ont

des enfans presque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre. Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façons : lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes grâces en la régalant pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse, après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti et chasser pour une autre. Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de Caysa, je laissai malade la fille d'un des deux capitaines ; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que je me moquois de sa folle crédulité : « Ecoute, me dit-elle, ma fille étoit bien mal quand tu nous quittas ; tu la trouves en parfaite santé à ton retour : comment s'est-elle guérie ? c'est uniquement en se faisant souffler. »

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toit de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et,

le troisième mois, de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, et poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manége, en disant qu'elle a tué la couleuvre. Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane, lorsque j'étois à Caysa : il disparut pendant deux jours; le troisième jour, je le rencontrai avec un visage hâve et tout défait. « D'où te vient cette pâleur, lui dis-je, et pourquoi ne viens-tu plus m'aider à l'ordinaire? — Je jeûne, » me répondit-il. Sa réponse m'étonna fort; mais je fus bien plus surpris, lorsque, lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il jeûnoit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, et lui conseillai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en couches, lui ajoutai-je, c'est à elle à jeûner, et non pas à toi. » Il goûta cette raison, et vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts, comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi, tout autour de chaque cabane, on voit la terre élevée en espèces de talus, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés. Les femmes pleurent les morts trois fois le jour,

dès le matin, à midi, et vers le soir : cette cérémonie dure plusieurs mois, et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris et des hurlemens effroyables, et cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête que de n'être pas pleuré de la sorte; car, si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe infaillible qu'il n'est pas aimé. Ils croient à l'immortalité de l'âme, mais sans savoir ce qu'elle devient par la suite; ils s'imaginent qu'au sortir du corps elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous les matins; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose; car, m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous : « Ne seroit-ce point, me dit-elle, l'âme de ma fille qui seroit morte ? » Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un surtout qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau; on le nomme chochos. S'ils se mettent en voyage, et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que, conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades et un grand nombre d'Indiens, un de ces chochos se mit à chanter dans le bois voisin; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur, et la conver-

sation cessa sur l'heure. Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres sauvages, sont parmi eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à Caysa, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de Sinanditi, sur le simple soupçon que le fils d'un capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetés sur lui. Lorsqu'ils voient qu'une maladie traîne en longueur, et que les souffleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé. Je ne finirois point, mon révérend Père, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui règnent parmi ces pauvres infidèles, dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, etc.

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

LE PÈRE CASTAGNAREZ.

Le père Castagnarez naquit, le 25 septembre 1687, à Salta, capitale de la province du Tucuman. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure, et le fit entrer chez les jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la mission des Chiquites. Pour arriver chez ces peuples, il lui fallut parcourir plusieurs centaines de lieues dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes et difficiles, coupés de rochers affreux et de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés; il parvint enfin chez les Chiquites. Ce pays est extrêmement chaud, et, par la proximité du soleil, ne connoît qu'une seule saison, qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du nord s'élève par intervalles, il occasione une espèce de petit hiver; mais cet hiver prétendu ne dure guère de suite qu'une semaine; et, dès le premier jour que le vent du midi se fait sentir, il se change en une cha-

leur accablante. La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment et le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe, et dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale. Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des Chiquites, qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le père Castagnarez, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au père Suarez, l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des Samuques (peuple alors barbare, mais aujourd'hui chrétien), dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du Pilcomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle des Guaranis, qui habitent les rives des deux fleuves principaux. Ces fleuves sont le Parana et l'Uraguay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il se décharge dans le fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville de las Corrientes.

Les supérieurs avoient ordonné aux pères Patigno et Rodriguez de sortir du pays des Guaranis, avec quelques canots et un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du Pilcomayo. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remontèrent le

fleuve l'espace de quatre cents lieues, dans le dessein de rejoindre les deux missionnaires des Chiquites, de gagner en passant l'affection des infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares. Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir; mais le père Castagnarez eut la constance de suivre toujours le même projet; il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les Samuques se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le père étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout à coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie Samuques, partie Cutudates, sous la conduite de leurs caciques, demandant d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelle joie pour les missionnaires et les néophytes! Aussi, quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, et qui se présentoient d'eux-mêmes? On baptisa dès lors les enfans de ces barbares. Mais, parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le père Herbas, supérieur des missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade, à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace. Le supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le père Castaguarez, qui voyoit avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les pères mirent

quarante jours à gagner les terres des Samuques, avec des travaux si excessifs, que le père supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie. Castagnarez, d'une santé plus robuste et moins avancé en âge, résista à la fatigue, et pénétra, avec les Samuques qui le suivoient, et quelques Chiquites, jusqu'aux Cucutades, qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presqu'à sec, et qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des Samuques, Il en posa les premiers fondemens, et ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, et s'accoutumer à leur nourriture, qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua surtout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit guère moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grâce aplanissent toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain.

Le père Castagnarez, par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé missionnaire, et le faisoient penser à établir si bien cette fon-

dation, que les Indiens n'y manquassent de rien, et ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le père se trouvoit seul, et qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoient là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons. Cependant le Seigneur adoucit ses peines, et lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses néophytes. Un Samuque, dont il n'avoit pas été question jusque-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier et alloit le mettre à la porte du missionnaire, se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, et sans même attendre aucun remercîment. L'Indien fit au père trois ou quatre fois ces présens désintéressés. Mais une chose manquoit à cette habitation, chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusque-là de salines; pourtant on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des Zathéniens. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence, pour voir si de là on découvriroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyères. La chaleur qu'il en-

duroit l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte d'une espèce de verre; il enfonça sa main, et la tira pleine d'un sel à demi formé. L'Indien, satisfait, appela ses compagnons; et le missionnaire, en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent et pour les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le père Castagnarez entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite église, et, pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemencer; mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat; et souvent le père arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, et il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les Chiquites faisoient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout à coup, et s'en retournèrent chez eux. « Leur éloignement nous fit beaucoup de peine, dit un de nos missionnaires, parce qu'ils avoient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point aperçu avant leur éloignement de la crainte excessive que les Samuques ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus féroces. Ainsi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, et à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait. » Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante. Les Zathéniens, avec quelques Samuques et les Cucutades, se liguèrent pour

faire une invasion dans la peuplade de Saint-Joseph. Ils en étoient déjà fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux et les seules traces qu'aperçurent les Zathéniens leur causèrent tant de frayeur que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande et la plus ridicule précipitation. Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompît les projets du père Castagnarez ; mais, quoiqu'il fût sans secours, et dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé, dont il faisoit un si bon usage. Il ne fut pas plus tôt remis convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes apostoliques et les anciens conquérans. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs états d'autres régions indépendantes, sans brûler du désir de les asservir et d'en augmenter leur empire ; les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Evangile, si on leur dit qu'au-delà il est une nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter ; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne sert qu'à les animer davantage : ils se croient trop heureux, si, au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques âmes à l'ennemi du salut. C'est ce

qui détermina le père Castagnarez à entreprendre la conversion des Térènes et des Mataguais. Sa mission chez les Térènes n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace. De là il songea à faire l'importante découverte du Pilcomayo, dont nous avons déjà parlé, et qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution! Le pieux missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cents lieues de pays, qui n'étoient habités que par des nations féroces et barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très-modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour la persécution des insectes qui épuisoient son sang; il lui falloit souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure, et si tranchante, qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court: la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés Mataguais. Un Espagnol, dont le nom étoit Acozar, sincèrement converti par les exhorta-

tions du missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent : les barbares les reçurent bien ; mais il y avoit, chez une nation avancée dans les terres, un cacique ennemi déclaré des missionnaires, de leurs néophytes et de tout ce qui conduisoit au christianisme. Ce perfide vint inviter le père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire, croyant l'invitation sincère, vouloit s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le père du danger auquel il alloit s'exposer. Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers Mataguais qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle, il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au cacique et à sa troupe. Il le renvoya enfin, avec promesse qu'aussitôt qu'il auroit achevé la chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le père, se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la chapelle, et les Mataguais, qui lui étoient fidèles, pour les rapporter. Ainsi il resta presque seul avec Acozar. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. « Que voulez-vous ? » lui demanda le père. Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer si le père étoit bien accompagné ; et, le voyant presque seul, il alla sur-le-champ en donner avis à son cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le

père avec une fureur infernale, et lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à Acozar, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces, ils brisèrent tout ce qui servoit au culte divin, et emportèrent triomphans tous les petits meubles du missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou, pour mieux dire, le martyre du père Augustin Castagnarez arriva le 15 septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.

FIN.

TABLE.

MISSIONS DE LA GUIANE.

MISSIONS DU PÉROU.

pour oser tenter de chasser un démon do
prières de toutes les sœurs n'ont pu délivrei
femme. »

Néanmoins se confiant en la parole de
périeure, après avoir fait sa prière devant
tel de l'oratoire, elle alla droit à la poss
pour obliger le démon de s'en retirer. T
les sœurs la suivoient de loin, voulant vc
qu'il en arriveroit. Le malin esprit fit d'a
d'étranges résistances. Il vomit contre
par la bouche de la possédée toutes sortes
jures, qu'elle souffrit en s'humiliant e
plus que le démon ne vouloit la rabaisser.
fin, voyant qu'il s'obstinoit à ne point sc
elle s'adressa de nouveau à Notre Seigneu
sus-Christ par une élévation de son cœur
lui, qu'elle poussa avec toute l'ardeur don
fut capable; et à ce coup le démon qui
place, faisant pousser en sortant des cri
freux à cette femme, et causant un vac
horrible.

En même temps Euphraxie prit par la
la femme que le démon avoit portée jusqu
à vivre dans l'ordure; elle la nettoya, lui
gea d'habits, et la mena à la supérieure,
conduisit à l'oratoire pour y rendre grâc
Seigneur avec les autres religieuses.

Depuis ce temps-là Euphraxie s'humili
qu'elle n'avoit jamais fait. Elle passa les
entières en prière. Elle continua à jeûner
reusement et ne retrancha rien des pé
services qu'elle avoit rendus jusqu'aloi

EXTRAIT DES STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES.

L'objet de la Société est de faire imprimer ou réimprimer de bons livres, d'en opérer la distribution à bas prix ou gratuitement.

Le fonds capital de la Société est formé au moyen de souscriptions ouvertes dans les divers départemens du Royaume.

Le prix de chaque souscription est de 20 francs par an.

Chaque Souscripteur recevra, dans le cours de l'année, au moins 300 feuilles d'impression en plusieurs volumes qui lui seront adressés en *triple exemplaire* : ces volumes sont expédiés FRANCS-DE-PORT dans les chefs-lieux d'arrondissemens.

Toute personne qui prendra 3 souscriptions en son nom personnel aura le titre de Sociétaire.

Chaque année, les Sociétaires seront réunis avec le Conseil et la Direction de la Société en une assemblée générale.

On souscrit à Paris, à la Direction générale, rue du Pot-de-Fer, nº 4, près la place Saint-Sulpice, et aux Directions particulières établies dans les chefs-lieux d'arrondissemens.

On doit payer d'avance, et envoyer les lettres et les paquets FRANCS-DE-PORT.

Les Souscriptions, pour la quatrième année, datent du premier septembre 1827; les personnes qui désireraient les collections des première, deuxième et troisième années, ou de l'une d'elles seulement, les recevront sur leur demande, et à raison de 20 fr. par collection.